

N° 2 — 28 Janvier-3 Février 1921
Prix : Un Franc

Lire **LE GRAND JEU** 2^e Episode
complet

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Corinne GRIFFITH

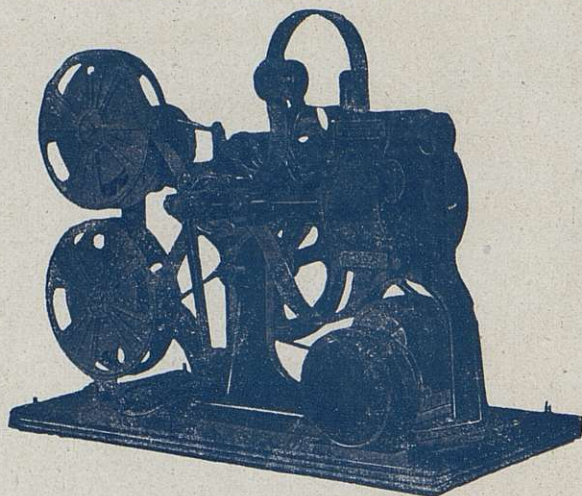
Cliché A. Cheney Johnston.

LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
.. .. Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 2

Du 28 Janvier au 3 Février 1921

Cinémagazine

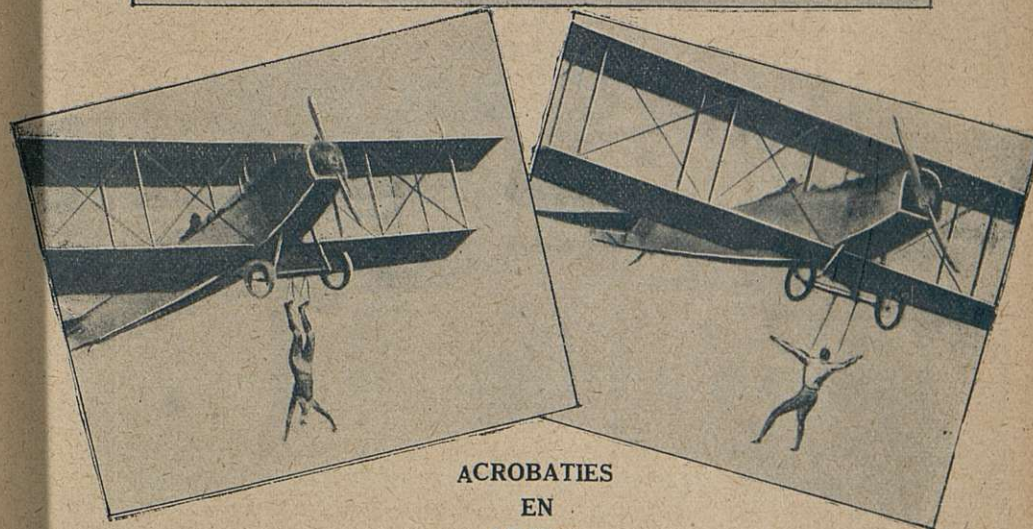
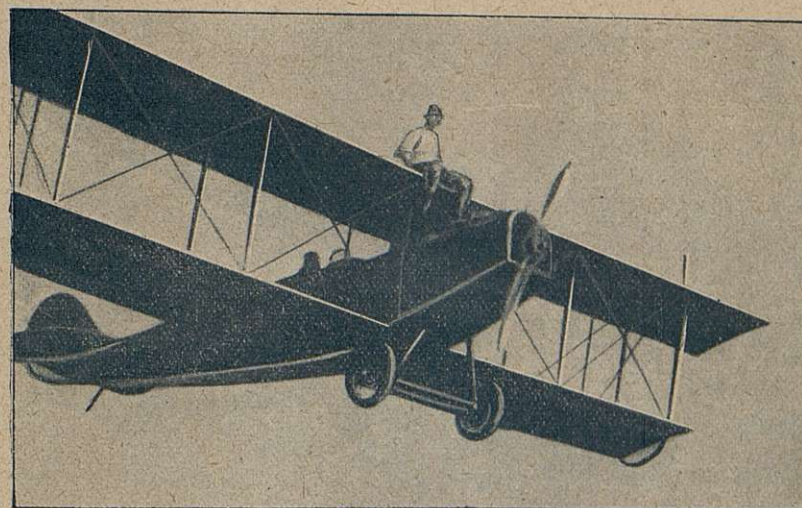
HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE, Éditeurs, 3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tél. : Gutenberg 32-32

ABONNEMENTS
France Un an. 40 fr.
Six mois. 22 fr.

L'abonnement à "CINÉMAZINE" est gratuit.
(Voir conditions dans ce numéro).
(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an. 50 fr.
Six mois. 28 fr.



ACROBATIES
EN
AVION

Ces trois photographies représentent les périlleux exercices auxquels se sont livrés au-dessus de Chicago, MMrs St Clair et G. A. Messers. Constatons simplement qu'ils ne prouvent guère autre chose que la folle hardiesse des acrobates.

= C'EST =

Cinémagazine

qui publiera **LE 11 MARS**

LE FAUVE

DE LA

= SIERRA =

Édité par PATHÉ

adapté par Guy de TÉRAMOND

et dont le 1^{er} ÉPISODE sera projeté sur

tous les écrans à partir du même jour

*le
film allemand*

PAR

Emile VUILLERMOZ

Que pensez-vous du film allemand ?... Vous n'hésitez guère. On nous l'a dit tant et tant de fois « Le film allemand est une infâme camelote, comme tout ce que font les compatriotes de Beethoven, de Goethe et d'Albert Dürer. C'est un article lourd, commun, vulgaire, avec une mise en scène ridicule — songez donc que Max Renhardt s'en occupe ! — et des acteurs sans talent. » Voilà, évidemment, une industrie qui ne constitue pas pour notre production personnelle une concurrence bien redoutable !

Avez-vous vu des films allemands ?... Non, sans doute, mais enfin vous avez lu partout des jugements semblables à celui que vous portez. Sur la foi des gens bien renseignés, vous condamnez en bloc toute la cinématographie germanique et vous dormez tranquilles.

Je suis désolé de troubler, quelques instants, ce sommeil réparateur par des propos fâcheux, mais j'ai l'impression que les cinégraphistes français feraient bien d'ouvrir l'œil et même les deux yeux. ! » Quand le dormeur s'éveillera, il sera peut-être trop tard pour le tirer d'affaire.

Vous savez tous que l'apparition des premiers films allemands en Italie fut un succès de public formidable. Cet enthousiasme délirant, assez humiliant pour les brillants techniciens de la péninsule, aurait dû nous faire réfléchir. Nous devrions étudier ce problème de plus près. En attendant, voici quelques observations précises, quelques constatations objectives recueillies au cours d'un entretien avec un de nos auteurs les plus clairvoyants et les plus avertis, qui revient d'une vaste tournée d'études en Allemagne et qui a voulu se

rendre compte du niveau artistique et commercial de ses écrans. Et si je ne cite pas son nom, c'est pour ne pas déclencher contre lui l'animosité de nos spécialistes qui n'aiment pas beaucoup les récits de voyages qui dérangent le bel équilibre des idées toutes faites rangées en bon ordre dans leur imagination casanière.

Tout d'abord, il est certain qu'il y a un assez grand nombre de films allemands remarquablement mauvais. Le terrain germanique est parfaitement favorable à la culture du navet, aussi bien que les célèbres terres maraîchères de la banlieue de Paris, des Alpes-Maritimes et de la campagne romaine. Voilà un fait rassurant. Mais il ne faut pas se réjouir trop vite. A côté de cet article inférieur, les producteurs allemands sont en train de créer, pour l'exportation, un produit auquel ils apportent tous leurs soins.

Renseignés admirablement, comme toujours, par leurs agents commerciaux et leurs fourriers artistiques répandus dans le monde entier, ils ont voulu éviter les fautes commises par leurs concurrents. Ils ont recherché les raisons subtiles qui empêchaient le film français, par exemple, de conquérir victorieusement le marché étranger et ils se sont appliqués à ne pas tomber dans les mêmes erreurs. Et voici leurs principales directives :

Le film allemand d'exportation, possédera, à un très haut degré, la qualité internationale. Renonçant à tout ce qui pourrait lui donner un caractère ethnique et local, se privant volontairement des ressources précieuses du « terroir », — faisant, par conséquent, de terribles sacrifices sous le rapport de l'art pur ! — il s'adaptera aux

goûts de toutes les nations. Il concurrencera énergiquement la production américaine et pénétrera même, largement, dans le marché national américain.

Même dans le film de niveau intellectuel moyen, on remarque des qualités frappantes de composition, d'équilibre, d'unité de style et de conscience professionnelle. L'exécution est impeccable. Les acteurs sont disciplinés et obéissants. Pas de fantaisie individuelle débridée, pas de laisser-aller ni d'emballlement, et surtout pas de tyrannie arbitraire, pas de dictature féroce comme celle que nous observons trop souvent chez « le vaniteux, subjectif, tout-puissant et tout-gâtant metteur en scène français ! »

Les scénarios sont simples, logiques, humains, développés posément et clairement. La coupe n'est pas aussi hardie ni aussi brève que la coupe américaine, mais elle est plus aisée et plus souple que la nôtre. Elle évite notre excès de nuances, notre surcharge de détails, notre insistance à souligner et notre amour de la lenteur qui déroutent la plupart des spectateurs étrangers...

Le film allemand est le produit d'une collaboration très étudiée, avec une bonne division de travail, bien dominée par le cerveau. La division du travail américain est souvent exagérée et sans cohésion suffisante. Le hasard et la matière y règnent parfois assez tyranniquement. Chez nous, cette division n'existe pas : le metteur en scène est théoriquement doué de tous les talents et de toutes les compétences. Dans un studio allemand, la formule adoptée est plus rationnelle et plus efficace.

Le film allemand est un article consciencieux, modeste, honnête et de bonne fabrication. Il est en progression constante. Il s'attache à une prudence et à une circonspection extrêmes dans ce que nous pourrions appeler la « technique de l'amour ». Ses fabricants savent fort bien que, sur ce chapitre, les publics des différentes latitudes ont des préjugés solides qu'il ne faut pas heurter. Les baisers, les caresses, les

gestes tendres, les nuances sentimentales des amants français plongent dans la plus douce hilarité ou dans la plus profonde indignation les amoureux du Kansas, du Japon ou de l'Australie qui les contemplent à l'écran. Les techniciens allemands ont su éviter cet écueil. Leur interprétation de l'amour est simple, saine, universelle. Elle n'éveillera aucune susceptibilité chez les peuples les plus différents et s'insinuera, sans résistance, dans tous les milieux. Le film allemand veut être un langage international.

Méditons ces paroles. Elles sont redoutables. Redoutables pour l'art, car cet « opportunisme » étroit le menace directement. Si les auteurs de tous les pays sont contraints de se servir désormais d'un *espéranto* sommaire pour ne choquer personne, c'en est fait de toutes les recherches artistiques de l'écran. Redoutable aussi pour l'équilibre du marché mondial, car cet article « omnibus », solide, bien fait et, sans doute, établi à des prix alléchants, va envahir les deux hémisphères. Comment allons-nous lutter contre ce double danger ? De même qu'en littérature, en peinture ou en musique, le cinéma, tout en se faisant comprendre de tous les publics du monde, doit conserver le parfum de la terre qui l'a vu naître. Si cette conception est abolie par une organisation industrielle puissante qui construira des films internationaux dans le même style confortable, solide et banal que les *palaces* stéréotypés, que le voyageur rencontre dans toutes les villes de l'univers, par les soins de l'industrie hôtelière allemande, nous n'aurons plus qu'à renoncer à la cinématographie que nous avons inventée et que nous n'avons pas su défendre. Au lieu d'accabler les cinématographistes de taxes, d'impôts, de brimades et de vexations de toute espèce, nos représentants ne pourraient-ils pas leur fournir les moyens de se fortifier et de s'armer pour repousser cette nouvelle invasion ? C'est, pour l'écran français, une question de vie ou de mort.

EMILE VUILLERMOZ.

Lire dans le prochain numéro l'article de M. André ANTOINE

« Sancta Anastasia ora pro nobis ! »

DAME Censure a parfois souvent même, d'incompréhensibles accès de pudeur, d'autant plus injustifiés qu'ils tombent généralement à côté.

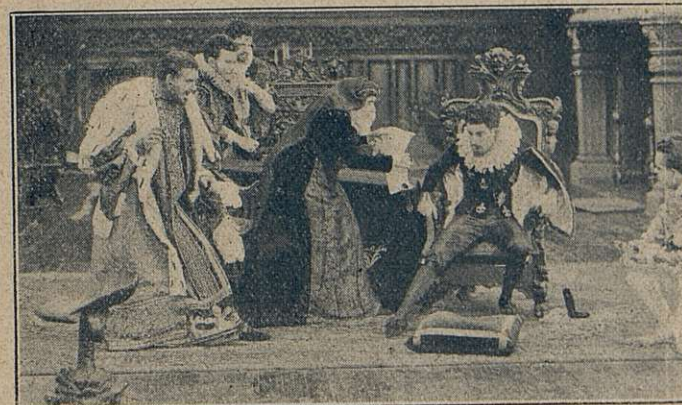
On dirait qu'à l'ombre du confessionnal, son directeur de conscience lui a dit, d'une voix courroucée : « Des mesures de rigueur, ou pas d'absolution ! »

Et la vieille dame influencée prend, sans hésiter, d'inattendues mesures de rigueur contre le cinéma ou, du moins, contre les films français : car, à de rares exceptions

La Constituante supprima en 1789 la censure sur les écrits. La censure de la presse ne fut presque plus exercée depuis 1830, et, en 1880, la censure des dessins et estampes, celle qui se rapproche le plus de la plastique visuelle du cinéma, fut définitivement supprimée.

Quant à la censure théâtrale qui fut rétablie en 1874 à cause des excès pornographiques du répertoire des cafés-concerts, elle fut définitivement supprimée en 1906.

Alors que toutes les manifestations de



Quelques films censurés :

Intolérance

Catherine de Médicis forçant son fils Charles IX à autoriser le massacre de la St-Barthélemy.

près, tous les films qui viennent de l'étranger semblent être considérés comme absolument sains, moraux, inoffensifs, et pourtant !...

Sous l'influence d'une vague de récriminations anonymes les pouvoirs publics ont laissé... faire et ces temps derniers, on a censuré, ou du moins, sans crier gare !... on a subitement retiré les visas de censure à trois films français qui étaient en pleine exploitation, *Li-Hang le Cruel*, *L'Homme du Large*, et *Une Brute*.

Les droits artistiques, industriels et commerciaux des auteurs, metteurs en scène, éditeurs, loueurs et directeurs de cinéma, ont été méconnus, sacrifiés, violés ; et cela, pour satisfaire les errements d'une sacrosainte Routine exhumée pendant la guerre, mais légalement morte depuis bien des années.

la pensée littéraire ou artistique sont libres le décret du 25 Juillet 1919 s'est appliqué à maintenir en tutelle l'expansion industrielle et artistique du Film Français sain, probe, honnête, — je les ai tous vus, certains me déplaisaient, mais aucun n'est immoral, — et gravement concurrencés par les films américains, anglais, italiens, suédois, danois et allemands, avant peu !...

On m'objectera qu'en certains pays voisins comme la Suisse, par exemple, la censure est plus que sévère, prohibitive, — la vue de l'expédition Shackleton au pôle Sud est interdite aux adolescents de Genève — et qu'en Amérique tel film autorisé dans l'état de New-York est interdit dans l'Arizona.

Soit !... Mais ne sommes-nous pas — ou du moins, n'avons-nous pas l'illusion d'être — en France, les libres citoyens d'un glo-

rieux pays que vingt siècles de civilisation ont largement émané ?...

Aussi, j'avoue que je n'ai jamais très bien compris que les plus éminentes personnalités de la corporation cinématographique

leur fait jouer un rôle très ridicule, et qui brime avec plus ou moins de doigté, toute une industrie dont les efforts se trouvent être à la merci de la susceptibilité exagérée de quelques étudiants chinois qui ont fait



Une scène de *L'Homme du Large*

aient, pour ainsi dire, donné force de loi à un décret ministériel, en acceptant de faire part d'une commission d'examen des films qui ne leur demande jamais le moindre avis, qui se moque de leurs conseils, qui

agissent leur ambassadeur au sujet d'un film.

Je serais bien curieux de savoir quelle réception serait faite à M. l'ambassadeur de France à Washington, s'il s'avisait un jour de protester contre l'abus des titres et

des noms français dont sont affublés les aigrefins, les escrocs, les coureurs de dots, que l'on voit jouer des rôles peu sympathiques et pas du tout reluisants dans les films américains.

Pourquoi a-t-on la prétention de censurer un film ?... pour en éliminer les scènes scabreuses ou par trop violentes qui seraient susceptibles de causer du désordre ou de frapper défavorablement les jeunes imaginations.

Mais, pour sauvegarder dans la rue l'enfance, que dis-je, l'adolescence, que fait la Censure ?... Rien !... Et pourtant, les chastes regards sont sollicités par des affiches obscènes, des images indécentes, des nus artistiques où l'art, heureusement pour lui, n'a rien à voir.

Certes, maintenant qu'il n'y a plus aucune éducation sociale ou religieuse, il serait bon qu'il y ait une censure préventive destinée à protéger l'enfance et à balayer la rue des ordures qui l'encombrent.

Dans une des rues voisines du Ministère de l'Intérieur sont exposées d'obscènes statuettes en cire, maquillées avec intention.

La police des mœurs a-t-elle fait la moindre observation ?... Je ne le pense pas, puisque je constate quotidiennement ce scandale public depuis plus de huit mois.

Le précédent ministre de l'Intérieur, M. Steeg, a avoué à notre confrère *L'Intransigeant*, qu'on abusait de la confiance des maisons de location qui paient tant du mètre pour que l'on « visionne » les films, alors qu'ils ne seraient censurés qu'après une simple lecture des scénarios.

Moi, qui vois environ 40.000 mètres de films nouveaux par semaine, j'avoue que ce système est plus expéditif et moins fatigant pour la vue. Pourtant il n'est pas très... délicat, puisque les éditeurs et les loueurs rétribuent la censure à raison de tant par mètre de film visionné.

Dame Censure a toujours interprété selon les sentiments intimes de ses thuriféraires.

Pendant la guerre, nombreux furent les films interdits. Un jour que je rendais visite à... Rhadamante, un des redoutables

censeurs, je lui demandais pourquoi il avait formellement prohibé toute la *Saint-Barthélemy*, une des plus belles scènes d'*Intolérance* :

— Parce que, au nom de l'Union Sacrée, on ne doit pas rappeler aux Français qu'il fut une lointaine époque où ils se massacrèrent entre eux pour des questions confessionnelles.

— Mais, ce soir, on joue bien les *Huguenots* au théâtre municipal de la Gaîté ?

— Oui ! mais ça se chante, donc ça ne se comprend pas.

— Vous avez une piètre opinion de l'articulation de nos chanteurs, pourtant, après la conjuration et la bénédiction des Poignards, après le trio du V^e acte, où le catholique Saint-Bris fait fusiller tous les protestants réfugiés dans le temple, je crois qu'il est bien difficile de ne pas s'apercevoir qu'il s'agit d'une guerre de religion.

— N'insistez pas !... ce qui s'entend n'a pas la même importance que ce qui se voit !...

De là à conclure que la morale visuelle n'est pas la même que la morale auditive, il n'y a qu'un pas, un pas de danseur nu, puisque eux aussi sont... estampillés.

Quand je pense que la Censure a laissé passer un film où, en pleine guerre, était nettement plaidée l'irresponsabilité morale

du kaiser, alors que le *Bourgmestre de Stilmonde*, tragédie moderne en trois actes, de Maurice Maeterlinck, qui vient d'être représentée au théâtre Moncey, fut interdite en 1916 !...

Quand je me souviens que la Censure a toléré un film américain où, le soir même de son mariage, un homme vendait sa femme à un tenancier de bar-saloon auquel il devait quelques bouteilles de whisky, comme elle tolère actuellement un spectacle intitulé *La Marchande de voluptés* !...

Je constate qu'une fois de plus, la Censure a perdu l'occasion de se taire et de faire parler d'elle, et j'en viens à me demander si ces gens savent bien ce qu'ils font, ou s'ils n'ont pas juré de ruiner notre industrie cinématographique.



Li-Hang-le-Cruel

Mais terminons par une anecdote.

Dernièrement, en Suisse, à Lausanne, le Directeur de Police, M. Roussel, dénonça bravement le caractère pornographique de *Mesure pour Mesure*, de Shakespeare :

« Nous ne tolérerons plus, ni sur scène municipale, ni dans d'autres établissements de la place, des pièces de genre qui ne peuvent que porter préjudice au bon renom de notre ville. »

Et allez donc !...

La tête de ce bon M. Roussel, contempteur de Shakespeare, ne mérite-t-elle pas d'être mise dans le même panier que celle de ce bon M. Honnorat, qui fit interdire *La Carmagnole* et le *Ça Ira* que M. Firmin Gémier devait faire entendre au Trocadéro en l'honneur des fêtes du Cinquantenaire de la République ?...

V. GUILLAUME DANVERS.

Comment on lance un film aux États-Unis

Passés maîtres en l'art de la publicité, les Américains lancent un film, comme nous n'oserions pas lancer une pièce de théâtre. Il est vrai que la mentalité du public yankee n'a rien de commun avec la nôtre. Si nos grandes marques de cinématographe usaient des procédés de publicité chers aux Américains, elles ne réussiraient qu'à s'attirer les railleries et les critiques.

Ces procédés, en effet, ne correspondent pas du tout aux goûts français. On peut en juger par l'examen de quelques-uns d'entre eux. L'une des plus importantes firmes de New-York ayant à lancer un film, imagina de louer, pour dix dollars par jour, une vieille patache à demi démolie, qui pourrissait depuis des années dans une remise. L'on attela un cheval à ce véhicule préhistorique et l'on plaça sur ses portières de grandes pancartes engageant le public à se rendre au cinéma X pour y admirer le film en question. Puis, fouette cocher, la voiture partit, circulant dans les rues les plus fréquentées de la ville. On ne pouvait pas ne pas la regarder. Les New-yorkais s'ébahissaient, se la montraient, riaient aux éclats, s'égayant de voir ce mode de locomotion périmé voisiner avec les trépidantes cent chevaux. Naturellement, chacun lisait les pancartes.

Une autre firme fit parcourir la ville par une automobile à huit places, contenant les principaux acteurs qui avaient tourné un film. Ces acteurs surgissant à l'improviste dans un grand magasin, devant un bar, jouaient l'une des scènes du film. Sur l'automobile se trouvaient de nombreux écriteaux et affiches, donnant toutes les explications désirables.

Les maisons de cinéma utilisent également les vitrines des magasins. On put voir récemment à New-York une petite figurine de cire représentant Fatty pêchant à la ligne des lames de rasoir mécanique, ce qui reproduisait tant bien que mal, la scène principale d'un film qu'on allait présenter au public.

Ce procédé est très usité. Il sert en même temps les intérêts de la firme cinématographique et ceux d'un commerçant, en l'espèce, une maison fort connue. Cette publicité prend les formes les plus abracadabrantes. Les badauds se pressent

devant la vitrine et ne manquent pas de se rendre au cinéma indiqué, car les Américains se laissent très facilement influencer par la publicité, si celle-ci est bien faite et pique leur curiosité.

Le fameux film *Papa Longues jambes*, projeté en ce moment à Paris et où triomphe Mary Pickford, fut lancé de la façon suivante. L'on engagea un individu qui mesurait plus de deux mètres de hauteur. Il reçut la mission de se promener toute la journée dans les lieux les plus fréquentés de New-York. Il agita un panneau où il était question de ses longues jambes et aussi du film de Mary Pickford.

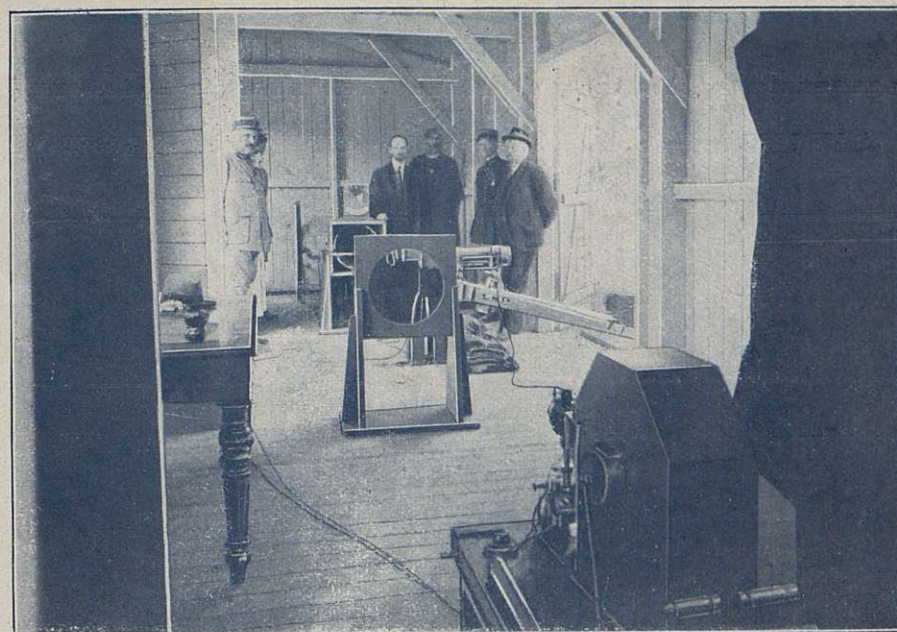
Les grandes marques de cinéma utilisent également les brochures et les prospectus originaux que l'on distribue à profusion. La plus curieuse brochure éditée ces derniers temps, fut celle qui comprenait douze pages de beau papier, sur lesquelles dix ne portaient d'autre indication qu'un X gigantesque imprimé en rouge. Docile, le passant tournait les pages, intrigué, et arrivait aux deux dernières, qui contenaient une notice faisant l'éloge d'un film. Un Français aurait-il eu cette patience ?

Tout cela nécessite un gros effort financier. Mais les firmes n'hésitent pas à sacrifier de grosses sommes, certaines d'avance du résultat. L'une d'entre elles avait fait coïncider le lancement d'un film avec un grand match de football qui passionnait chacun. Toute une organisation téléphonique avec fil spécial, reliant le terrain du match avec une imprimerie avait été créée. Dès que le match fut terminé, les machines roulerent, imprimant une feuille donnant un compte rendu détaillé, en même temps que des articles et clichés de publicité dithyrambiques sur le film qu'il convenait de lancer.

Des automobiles rapides transportèrent par milliers, les feuilles en question dans le quartier éloigné où avait eu lieu le match. Tous les spectateurs purent lire ce compte rendu avant celui que donnèrent une demi-heure plus tard, les éditions spéciales de quotidiens.

De tels efforts seraient-ils récompensés en France ? Il est permis d'en douter.

PIERRE BARBANCE.



M. J.-L. Breton (sur le seuil de la porte, adossé au chambranle) assiste à une expérience de cinématographie de projectiles d'armes à feu, faites à Bellevue par M. Bull. Au fond, ce dernier près de l'appareil-miroir parabolique qui réfléchit en un faisceau de rayons parallèles des étincelles électriques ; au premier plan l'appareil cinématographique ; à côté de M. Breton l'arme qui va servir à l'expérience ; entre l'arme et l'appareil cinématographique, la lentille plan convexe qui fait converger le faisceau de rayons dans l'objectif de l'appareil photographique.

LE CINEMA AU SERVICE DE LA SCIENCE

M. J.-L. Breton, ex-ministre de l'Hygiène et de la Prévoyance sociale, qui créa la Section de Cinématographie technique à la Direction des Inventions, nous expose quels services a rendus et rendra le cinématographe, instrument de laboratoire.

Le manque de liaison entre la Science et l'Industrie était en France, avant la guerre, un grave défaut dont nous avons beaucoup souffert au début des hostilités, lorsqu'il fallut développer la production de nos usines et adapter ces dernières à des fonctions nouvelles.

C'est ainsi que par la force des choses, on fut amené, sous l'impulsion donnée par M. Painlevé, à créer le Sous-Secrétariat d'Etat des Inventions, des Etudes et des Expériences techniques. L'on plaça à sa tête un homme politique éminent, qui est en même temps un savant, M. J.-L. Breton, alors député du Cher, aujourd'hui sénateur et ces jours derniers encore ministre de l'Hygiène et de la Prévoyance sociale.

Ce sous-sécrétariat rendit de grands

services. On lui doit la plupart des améliorations de notre matériel de guerre. Il créa notamment le tank qui nous donna la victoire. Il apporta aussi une aide précieuse à ceux qui avaient la charge de lutter contre les sous-marins allemands.

La guerre terminée, le sous-sécrétariat se transforma en Direction des Recherches Scientifiques et Industrielles et des Inventions, organisme qui fut rattaché au ministère de l'Instruction publique.

M. J.-L. Breton, resté à la tête de cet important service, s'entoura d'hommes de science remarquables et parvint à faire de la Direction des Inventions, installée à Bellevue, dans l'ancien hôtel Paillard, un organisme scientifique de premier ordre, établissant une liaison étroite entre les savants et les industriels, réalisant de ma-

nière pratique cette collaboration du Laboratoire et de l'Usine, devenue particulièrement nécessaire pour le rétablissement de la situation économique.

Le cinématographe instrument de laboratoire.

Dès la première heure, M. J.-L. Breton comprit de quelle utilité pouvait être le cinématographe à ses collaborateurs. En février 1917, il adjoignit aux services du sous-secrétariat une Section de Cinématographie technique. Cette Section ne tarda pas à devenir l'auxiliaire indispensable de toutes les autres, si bien qu'aujourd'hui

M. J.-L. Breton nous définit le rôle de la cinématographie technique.

Ce fut après nous avoir fait visiter les spacieux ateliers et les curieux laboratoires de la Section cinématographique de Bellevue que M. J.-L. Breton nous fit les déclarations suivantes :

« Dès février 1917, nous dit-il, nous adjoignîmes aux services déjà existants du sous-secrétariat des Inventions, une Section de Cinématographie technique.

« Le but qu'on se proposait alors, était surtout l'enregistrement des expériences et du fonctionnement des appareils nouveaux, proposés aux autres services. Une collec-



Vue générale du Pavillon de Bellevue où sont installées les Sections techniques de la Direction des Recherches Scientifiques et Industrielles et des Inventions

elle constitue le rouage le plus important de l'établissement scientifique de Bellevue.

Il nous a semblé intéressant de demander à M. J.-L. Breton, qui le premier eut l'idée de mettre le cinématographe à la disposition des inventeurs, quelle fut la portée de son initiative.

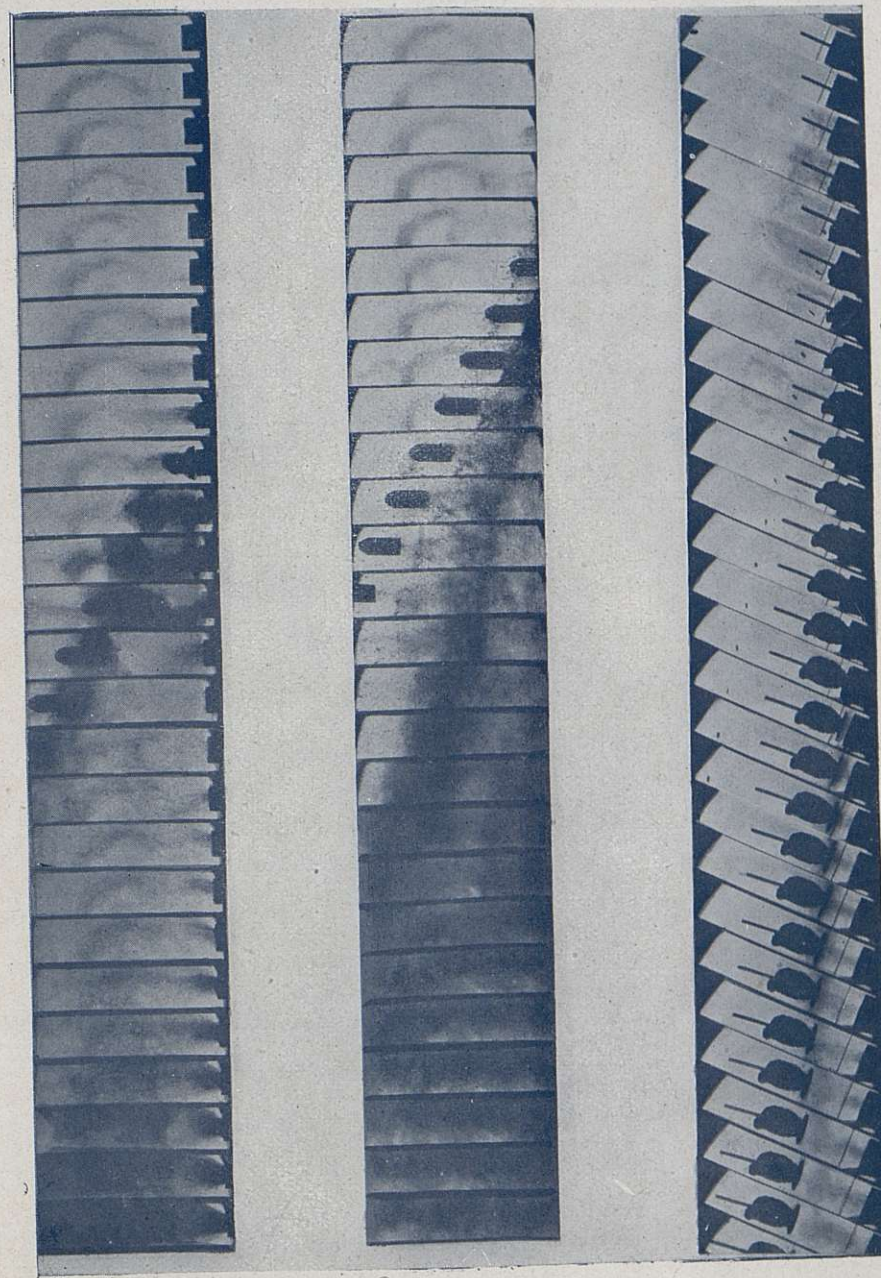
L'ex-ministre de l'Hygiène se prêta de bonne grâce à notre désir. Il nous convia même à visiter avec lui les laboratoires de Bellevue, auxquels malgré les absorbantes charges qui lui incombent, il trouve moyen de consacrer encore une partie de son temps.

Il tint à nous montrer lui-même que le cinéma est désormais l'instrument de laboratoire indispensable, qui permet des recherches infiniment délicates et fournit souvent la solution de problèmes compliqués.

tion de films a été ainsi formée, contenant de précieux documents de guerre, eux seuls peuvent faire revivre dans son état primitif un instrument dont on a perfectionné ou modifié, depuis, un grand nombre de pièces. Nous gardons la trace d'expériences fugitives, dont certaines comme les explosions des projectiles inutilisables, par exemple à Tahure, ne se renouvelleront pas de sitôt.

« En accélérant ou en ralentissant la prise de vues, nous pouvons rendre perceptibles des mouvements trop rapides ou trop lents. De même qu'elle est réglée pour voir des objets de dimensions déterminées, notre vision ne peut percevoir que des mouvements d'une certaine rapidité ; nous ne voyons pas avancer l'aiguille d'une montre, ni la trajectoire d'une balle de fusil.

PROJECTILES D'ARMES A FEU CINÉMATOGRAPHIÉS par M. BULL.



A.

B.

C.

A. Projectile de canon de 37 m/m : 5.000 images par seconde. B. Projectile de canon de 37 m/m, prise à 40 c/m de la bouche. C. Lancement d'une grenade avec le fusil.

« Nous pouvons modifier les dimensions (ou la distance) apparentes des objets par les instruments d'optique qui agissent sur l'espace sensible. La vitesse d'un mouvement se compose d'un facteur espace et d'un facteur temps. Le cinématographe est maître du temps, donc de la vitesse. C'est ainsi qu'il nous analyse l'éclosion d'une rose, le mouvement d'un globule blanc du sang, ou les déformations d'une goutte d'eau qui tombe sur le sol.

« M. Marey, ce grand précurseur de la

électriques très lumineuses. Il lui fut possible d'enregistrer cinématographiquement des projectiles de fusils ou de canons et d'élucider ainsi d'importants problèmes de balistique ».

Le film technique agent de démonstration, d'éducation et de propagande.

« Il fallait aussi songer à la formation rapide de nos jeunes recrues et des nom-



Atelier, avec éclairage électrique, pour prise de vue, à la Section de Cinématographie Technique.

photographie animée, avait bien montré tout l'intérêt que présentait ce mode d'investigation et tout le parti qu'il était possible d'en tirer pour l'étude des mouvements. Les savants de l'Institut Marey ont dignement continué l'œuvre du Maître. M. Bull en particulier, avec son ingénieuse méthode de prise de vues ultra-rapides, avait enregistré le vol des insectes, l'éclatement de bulles de savon, etc., en ralentissant leur vitesse, jusqu'à la rendre perceptible à notre vue.

« Pendant la guerre et grâce à l'aide qui lui fut donnée par le sous-secrétariat des Inventions, cet habile savant put perfectionner son appareil, en y adoptant le dispositif du professeur Abraham, de l'Ecole Normale supérieure, permettant l'éclatement, par seconde, de milliers d'étincelles

breux soldats que la généreuse Amérique nous offrait pour défendre notre sol. La Section cinématographique établit dans ce but une série de films éducatifs devant servir à des conférences d'instruction militaire, en particulier pour faire la démonstration des armes et des méthodes nouvelles de combat et de défense : mitrailleuses d'avion, canon à longue portée, camouflage, protection contre les gaz toxiques, tracteurs, chars d'assaut, etc...

« Les films-conférences ont tellement montré leur utilité, qu'ils servent toujours à l'instruction des élèves officiers et des jeunes soldats français et alliés.

« L'héroïsme de nos soldats, aidé du travail admirable de nos savants, a porté ses fruits, la victoire a couronné leurs efforts. Puis les problèmes de la paix se

sont présentés, ni moins nombreux, ni moins compliqués que ceux de la guerre. Le sous-secrétariat s'est transformé en direction des Recherches Scientifiques Industrielles et des Inventions. La Section de cinématographie technique, comme les autres sections de cette direction du ministère de l'Instruction publique a prouvé son utilité ».

Ce que nous dit le D^r J. Comandon chef des services de cinématographie technique.

Ainsi parla M. J.-L. Breton. Après lui, son collaborateur M. le docteur J. Comandon, qui fut nommé en 1920, chef des services de cinématographie technique de la Direction des Inventions, voulut bien nous fournir quelques explications sur les applications actuelles du cinématographe aux Inventions.

M. le docteur J. Comandon est un savant réputé. Ses travaux, ses découvertes, lui ont valu récemment la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. C'est lui qui trouva le moyen de cinématographier les infiniment petits. La science française lui est redevable de films remarquables sur les microbes, sur la circulation du sang. Il a la direction des laboratoires scientifiques de la Maison Pathé. Nul mieux que lui n'était qualifié pour prendre la tête du service que M. J.-L. Breton avait créé. Ce savant modeste, ennemi de toute publicité et qui est un chercheur infatigable, nous déclara :

— Des films que nous tournons à la Direction des Inventions, permettent à de nombreux savants d'aiguiller leurs études avec sûreté et leur fournissent des éléments de réussite, que les plus patientes observations ne pourraient leur procurer.

« Par exemple, un simple coup de marteau sur un rivet est un mouvement complexe. Quel poids doit avoir l'instrument, quelle forme doit-il posséder ? A quelle hauteur doit-il s'élever, comment retombe-t-il ? L'ouvrier fait un effort pour augmenter la force vive de l'outil, à quel instant cet effort sera-t-il donné pour un résultat maximum avec le minimum de fatigue ?

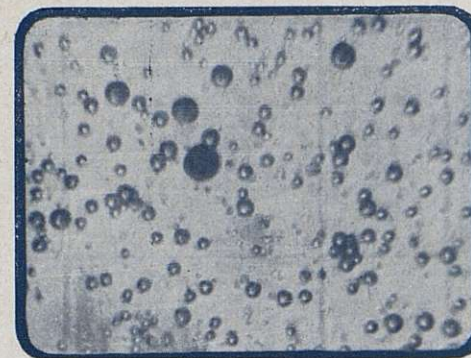
« M. Frois a tenté de répondre à ces questions. Il a demandé au cinématographe de la Direction des Inventions, de prendre des films dont l'analyse des images permet d'étudier facilement, dans le temps et dans l'espace, la trajectoire du marteau de l'habile ouvrier et du manœuvre maladroit ou fatigué. Ces études amèneront sans doute à modifier la forme des instruments et la technique du rivetage d'une façon logique ; ce qui se traduira par un gain pour l'ouvrier et pour la société.

« Marey a inventé l'appareil chronophotographique dans un but purement scientifique. Il est curieux de

constater que le cinématographe des frères Lumière qui lui a succédé, a été banni du laboratoire par ses succès mondains. Il ne lui fut laissé que le rôle d'amuseur des foules. Et cependant, quel admirable ins-



Figure extraite du film obtenu sous la direction de Monsieur Frois pour l'analyse cinétique du coup de marteau. Une échelle graduée placée à droite permet de mesurer l'espace.



Grandes colloïdes de gomme gutte animées de mouvements browniens.

Extrait du film du Professeur J. Perrin.

trument de recherches et de documentations scientifiques. Maître du temps, et sorte de rétine infatigable où les images se gravent comme dans une mémoire toujours fidèle, le cinématographe doit rendre les plus grands services aux biologistes comme aux physiciens ».

L'aide apportée par la cinématographie technique à nos grands savants.

« La Direction des Recherches Scientifiques a aussi le rôle de prêter aux savants ses instruments très spéciaux et des techniciens qui en connaissent parfaitement le maniement.

« C'est ainsi que le professeur Perrin, notre grand physico-chimiste a pu, avec l'aide de notre Section, prendre d'admirables micro-cinématogrammes du mouvement brownien. Il a de plus obtenu des vues indiquant la technique si ingénieuse qu'il a mise au point pour l'étude de cet intéressant et encore si mystérieux phénomène. Ce film est donc en même temps

un document scientifique et un précieux auxiliaire d'enseignement et de vulgarisation.

« Un grand nombre d'autres bandes scientifiques et éducatives pourront être ainsi obtenues par la collaboration des savants spécialistes et de nos techniciens du cinématographe.

« Enfin la Section de photographie et de cinématographie, comme d'ailleurs les autres sections de la Direction des Inventions, reçoit les Inventeurs pour tout ce qui touche à son domaine, les guide dans leurs recherches et les aide à obtenir des réalisations qui profiteront bientôt, nous l'espérons, à l'Industrie française ».

On voit par les paroles que nous venons de rapporter combien est grand l'avenir du cinématographe placé au service de la science. Que demain, surgissent un Claude Bernard, un Pasteur, un Marcelin Berthelot, quelles admirables découvertes feront ces nouveaux génies, avec un tel instrument de laboratoire !

PIERRE DESCLAUX

CE QUE VEUT LE PUBLIC

NOUS créons, sous ce titre, une rubrique où nos Lecteurs pourront formuler leurs critiques, exprimer leurs idées et leurs suggestions, du moment où elles présenteront un caractère d'intérêt général pour la Cinématographie. Et nous les soumettrons aux intéressés, c'est-à-dire aux producteurs, loueurs et exploitants, afin, si possible, de les tenir mieux encore au courant des goûts et des désirs du public. Nous sommes persuadés qu'en agissant ainsi nous rendons service à tout le monde.

A la demande d'un très grand nombre de nos lecteurs, nous avons dû modifier l'assemblage des différentes parties qui composent CINÉMAZINE. Le roman se trouvera désormais au milieu du fascicule, de manière à pouvoir être détaché aisément par le lecteur qui désire conserver et brocher à part les douze épisodes qui le composent.

Voir suite Cinémagazine, après le "Grand Jeu"

DEUXIÈME ÉPISODE

Un Plongeon fantastique

PREMIÈRE PARTIE

De Charybde en Scylla

I. — Vers la liberté !

Le tonnerre tombant brusquement aux pieds de Ralph ne lui eût pas causé une stupeur plus grande que la réponse de Maud Morton :

— Je ne vous connais pas !...

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Pourquoi la jeune fille affectait-elle d'avoir déjà oublié que, une heure plus tôt, il l'avait rattrapée dans ses bras, au moment où elle se trouvait mal, puis couchée sur son canapé, et reconduite ensuite jusqu'à sa porte ?

C'était bien elle, cependant. Il ne pouvait s'y tromper ! Son cœur avait battu trop violemment pour qu'une erreur de ce genre fût possible. Il avait bien devant lui l'adorable créature blonde et gracieuse dont le sourire avait bouleversé toute sa vie.

Il la contemplait en silence, tout pâle d'émotion, avec de l'angoisse dans les yeux.

Pourquoi s'obstinait-elle à nier ainsi l'évidence ? Quelle raison avait-elle de cacher la vérité ? Ne s'était-il point conduit envers elle en gentleman et ne lui avait-il pas rendu un service qui méritait une autre récompense ?

Pourquoi se taisait-elle quand il lui suffisait de dire un seul mot pour faire éclater son innocence ?...

N'osait-elle pas avouer à son père quelque chose qu'elle voulait garder caché et qu'eût trahi cet aveu ? Mais qu'était un pareil petit secret, quand étaient en jeu l'honneur et peut-être la vie de l'homme qui l'avait secourue ?

Alors, il reprit d'une voix tremblante :

— Pour l'amour de Dieu, mademoiselle, parlez sans réticence... La situation est effroyablement grave pour moi... Vous seule pouvez me sauver !...

Elle l'enveloppa d'un long regard, fit un grand effort pour rappeler ses souvenirs, et d'un ton assuré, répondit :

— Monsieur, je regrette beaucoup... mais je ne puis que répéter ce que j'ai déjà affirmé... Je ne vous connais point... et c'est la première fois que je vous vois !...

Ralph laissa retomber ses bras avec désespoir.

Tout était, décidément, contre lui !

Mais la cause était entendue ; il était inutile de prolonger plus longtemps cette confrontation. C'était du moins l'avis du chef de police.

Il mit rudement la main sur l'épaule du jeune homme :

— Allons, dit-il en fronçant les sourcils, je suis fixé... Vous vous arrangerez avec le juge d'instruction...

Un brouillard passa devant les yeux de

Ralph. Il crut que sa tête allait éclater. Il était définitivement perdu et on ne le relâcherait pas.

Il était victime d'une abominable erreur judiciaire. Accusé par un ami mourant qui divaguait, presque dans le coma, comment prouverait-il son innocence ?

Devait-il ne plus compter que sur le hasard ou la Providence ?

Et voilà que, tout à coup, dans le chaos obscur où il se débattait désespérément, une petite lumière lui apparaissait soudain, lueur fragile qui brillait au loin et pouvait cependant le guider jusqu'à la vérité.

Il y avait, dans ce crime inexplicable, quelque chose à laquelle personne n'avait songé et qu'il était seul à savoir.

Quand il avait quitté le malheureux Harding, celui-ci était occupé à enfermer dans le coffre-fort les titres qu'il portait sur lui.

C'était un détail dont, pour le moment, dans son émoi d'être injustement accusé, il ne s'était pas souvenu.

Maintenant, il avait l'intuition de son importance. Si ces valeurs avaient disparu, le mobile du crime surgissait brusquement de l'ombre, faisant éclater son innocence.

Le meurtrier ne pouvait être que l'homme qui les avait volés !

L'enquête, dirigée dans ce sens, le démontrerait aisément et l'arrestation de l'assassin en serait facilitée. Tout cela passa comme un éclair dans son cerveau. Il comprit que ce qui lui importait le plus, c'était de rester libre : il fallait qu'il pût revenir chez lui, et se rendre compte de la réalité de ses suppositions.

Sa résolution fut instantanément prise.

A l'instant où les détectives qui l'entouraient s'y attendaient le moins, il fit un bond brusque de côté, les écarta violemment, plaqua dans l'estomac de l'un un swing vigoureux qui le fit trébucher, donna à l'autre un croc-en-jambes qui l'envoya rouler à quelques pas ; puis, profitant du court moment de stupeur qu'il avait causé ainsi, sauta par la fenêtre demeurée ouverte et, d'un tour de reins, se jeta dans le jardin.

— Damnation ! jura le chef de police avec colère, pourquoi ne lui aviez-vous pas mis les menottes ?...

Ralph ne perdit pas de temps à chercher la serrure de la grille fermée.

Avec une agilité d'acrobate, il grimpa le long des barreaux de fer et fut bientôt de l'autre côté, tandis que les policiers, qui n'avaient pu prendre le même chemin, étaient obligés de faire un détour qui les retarda.

Les autos qui les avaient amenés attendaient le long du trottoir. Il sauta dans l'une d'elles :

— Cent dollars de pourboire ! cria-t-il au chauffeur...

La somme était assez considérable pour que celui-ci ne demandât aucune explication.

Il démarra à toute vitesse et prit le chemin de New-York.

Arrivé aux premières maisons du faubourg, Ralph songea qu'il ne pouvait pas continuer plus longtemps.

Deux coups de sifflet du premier agent venu, au tournant d'une rue, la voiture stopperait aussitôt, et il serait infailliblement pris.

Il l'abandonna donc et se mit à courir en essayant de se reconnaître dans l'enchevêtrement des rues de ce quartier populaire, avant que les policemen l'eussent rejoint.

Ceux-ci étaient, en effet, sur ses talons.

— Nous le pincerons quand même, ce bandit ! avaient-ils promis à leur chef.

— Comment les dépister ? se demandait-il, en regardant, tout haletant, autour de lui... Je n'ai pas une minute à perdre si je veux échapper à ces imbéciles !...

Alors remarquant que deux des maisons n'étaient pas éloignées d'un mètre l'une de l'autre, une idée folle, extraordinaire, mais non point impraticable pour un gaillard décidé comme lui zig-zagua dans son esprit.

C'était un exercice acrobatique particulièrement périlleux qu'il entreprenait, quant au reste !

Mais il était décidé à tout risquer plutôt que de retomber entre les mains de ceux qui le poursuivaient.

Du dos et des coudes, il s'archouta contre



— Que voulez-vous de moi ?

Ils avaient sauté dans le second taxi et s'étaient élancés à la poursuite de leur prisonnier qui leur avait si prestement faussé compagnie.

Mais celui-ci avait de l'avance sur eux et, comme leur voiture n'était pas plus vite que l'autre, ils ne purent le rattraper.

Quand ils virent le fugitif quitter la sienne, ils en firent autant et se précipitèrent sur ses traces.

Ralph, cependant, était arrivé ainsi à une haute palissade de bois. En raison de sa hauteur il était inutile d'essayer de la franchir.

Il se glissa donc sous elle, en rampant, gagna un terrain vague qui donnait sur une cité ouvrière composée de plusieurs immeubles, de cinq ou six étages, et aux fenêtres desquelles séchaient des matelas et pendaient des linges sur des fils tendus de l'une à l'autre.

Il ne pouvait pas aller plus loin. Dans un instant, les policiers, seraient arrivés jusqu'à lui.

le mur d'un des immeubles et des pieds contre celui qui s'élevait en face. Puis, par un glissement successif des reins et des épaules, non sans risquer vingt fois de se rompre les os en tombant, il parvint par petites secousses à se glisser jusqu'à l'un des toits.

Il était sauvé.

Jamais les policiers n'eussent pu découvrir le chemin qu'il avait pris pour disparaître sous leurs yeux stupéfaits si, malheureusement pour lui, comme il arrivait au dernier étage, une pierre ne s'était détachée de la toiture et n'était tombée sur la tête d'un agent.

Sur l'ordre de leur chef, les hommes grimperont aussitôt dans les deux immeubles, escaladèrent les étages de toute la vitesse de leurs jambes.

Ralph, ne pouvant s'enfuir ni par l'un ni par l'autre, était pris comme dans une souricière.

Il fallait ne pas le connaître pour croire un instant qu'il s'abandonnerait aussi facilement à son destin.

— Vous ne me tenez pas encore, mes bons amis, ricana-t-il.

Un troisième immeuble se trouvait derrière les deux autres, séparé d'eux par quelques mètres seulement.

Il n'hésita point.

Il prit son élan, franchit le vide dans un bond formidable, et comme les policemen arrivaient sur les toits, croyant n'avoir plus qu'à le saisir, il disparut de nouveau.

— Ouf ! fit-il en s'épongeant le front tout couvert de sueur...

Cette fois, il était maître de la situation.

Il descendit tranquillement l'escalier de la maison, gagna la rue et s'éloigna d'un pas paisible...

II. — Le plan de Blacke

Cependant, dans la chambre d'hôtel où, tout essoufflé, il avait rejoint ses complices, Fred Blacke se remettait, peu à peu, de son émotion.

Il songeait que si, après tout, il était très regrettable pour sa victime qu'il eût été obligé de l'assassiner, il était, quant à lui, sorti indemne de l'aventure.

Ce meurtre ne pouvait guère charger sa conscience et il n'en éprouvait aucun remords.

Tout, en somme, était la faute de l'infortuné. Pourquoi s'était-il trouvé là, l'empêchant d'agir tranquillement ? Fred ne tenait pas le moins du monde à lui plonger un stylet dans les épaules. Mais il y a toujours des gens qui n'ont pas le sens de l'opportunité !

Tant pis pour lui !

Ce fut toute l'oraison funèbre du pauvre Harding, en attendant que les journaux annonçassent, avec le meurtre, l'arrestation de son assassin, achevant de tranquilliser le vrai coupable.

Il n'avait plus, maintenant, qu'à se débarrasser des valeurs dont il n'avait eu garde de se séparer. La chose n'est pas toujours si aisée qu'on se l'imagine ! C'est ainsi que se font prendre la plupart des voleurs. Les recéleurs ne sont pas de tout repos.

Fred ne l'ignorait pas et avait pris, depuis longtemps, toutes ses précautions.

Généralement, les cambrioleurs français éconlènt le produit de leurs vols en Angleterre. Les pick-pockets anglais nous rendent la pareille. Et, d'un côté et de l'autre, il y a, pour cette délicate besogne, des officines fort bien organisées.

Fred pouvait s'en rapporter à elles, sans danger.

— C'est Betty, ajouta-t-il à ses complices, qui m'a indiqué ce joli coup-là, by Jove !... je ne sais pas comment elle l'avait appris !... mais peu importe !... elle a trouvé également moyen de fausser compagnie aux détectives lancés à ses trousses par cet imbécile de Robinson... C'est le principal... elle n'a pas perdu son temps depuis !... C'est une fille précieuse !...

— Où perche-t-elle maintenant ? interrogea le « Rat », en allongeant son museau... Encore occupée à tomber un vieux ?... Elle est épatante pour ça !... elle m'en bouche un coin !... elle n'a pas sa pareille pour rouler le monde...

— Elle est partie en taxi-auto avec un individu qui devait être un ami de l'autre, et qu'elle a, probablement, semé en route... elle saura bien nous rejoindre, et nous le raconter... Mais, tu as raison, mon garçon, Betty est une gaillarde qui vaut son pesant d'or !...

Blacke s'interrompit, et regardant avec curiosité Jim :

— Ah ça, que diable fricotes-tu là ?

L'autre eut un sourire entendu, et hochant la tête modestement :

— Oh ! patron, presque rien... je termine une petite machine... ça sert à se débarrasser des visiteurs encombrants... Faut être prudent dans la vie !

Tout en parlant, il montrait à son interlocuteur une boîte de cuivre, munie d'un cadran à aiguilles.

— C'est un joujou perfectionné expliqua-t-il... on remonte la pendule... on règle les contacts... et si quelque policeman s'amène sans toquer, il n'en sort qu'en bouillie !

— Fort ingénieux ! répondit Fred... nous pourrions avoir à nous en servir un jour... et pendant que tu es en veine d'invention tu devrais bien imaginer quelque trappe qui, cachée dans un placard, nous permettrait de disparaître instantanément quand la police se présenterait chez nous... L'alerte de tantôt m'a donné chaud... et, toi et le « Rat », ne seriez pas arrivés à temps pour nous délivrer, que nous étions faits !

— Je l'inventerai, patron...

— En attendant, serre-moi bien cette bombe... si Betty revenait ici sans que nous y soyons et, en fille d'Eve, s'avisait de toucher aux aiguilles, cela ferait du vilain !...

Déjà son front se rembrunissait à la pensée de la jeune fille sautant avec la maison et ensevelie toute vive sous les décombres.

Jim le rassura en s'écriant gaiement :

— N'ayez pas peur, patron... je l'enfermerai à clef !...

Il n'avait pas achevé, que la porte s'ouvrait brusquement et que Betty entra, toute rose, et l'air animé de quelqu'un qui vient d'en faire une bien bonne :

— Bonjour !...

Elle riait encore de la singulière aventure qui lui était arrivée... Par quelle inexplicable erreur ce gentleman l'avait-il prise pour une autre et reconduite avec tant d'égards à une villa de River Side ?

— Croyez-vous, ce nigaud ! conclut-elle, en se tenant les côtes... on n'a pas idée d'une poire comme ça !...

Au lieu de s'étonner, Fred hochait lentement la tête :

— Nigaud ? répétait-il... non point !... cet homme ne s'est pas trompé... il a été simple-

ment victime de la plus extraordinaire des ressemblances !...

Et, à la grande stupéfaction de ses complices, qui, groupés autour de lui, le regardaient avec des yeux interrogatifs, il s'expliqua :

— Mes amis, la sosie de Betty existe, en effet... la nature a parfois de ces mystères !... il y a, dans une villa de River Side une jeune fille qui est son portrait vivant, si complet, si absolu, que j'ai failli, moi-même, y être pris le jour où j'y ai pénétré pour la cambrioler...

— C'est donc cela ! murmura Betty, qui commençait à comprendre...

Blacke se rapprocha de ses affiliés et continua, en baissant la voix, par prudence :

— Rappelez-vous, qu'en revenant, je vous ai dit qu'il y avait un coup merveilleux à tenter... un coup qui pouvait nous enrichir tous jusqu'à la fin de nos jours... je vais préciser aujourd'hui : suivez-moi attentivement... cette villa est habitée par un bonhomme qui possède des millions... il s'agit de nous en emparer !... J'ai donc résolu de me servir de cette ressemblance étrange pour mener à bien le projet extraordinaire que j'ai conçu...

— Parlez, patron ! s'exclama Jim qui buvait ses paroles... nous sommes tout oreilles...

— Que s'agit-il de faire ? poursuivit Fred, une petite flamme dans les yeux... en un mot, voici... simplement une substitution de personne... remplacer auprès de son père miss Morton par Betty. Ecoutez-moi bien... M. Morton est âgé... quelque jour, il s'en ira comme nous tous, hélas ! dans un monde meilleur rejoindre sa femme... Qui héritera de son immense fortune ?... Son enfant unique, n'est-ce pas ?... Mais, si mon projet réussit, sa fille ne sera plus sa fille... ce sera Betty, et les millions seront à nous !...

— Ah ! chic ! s'écria le « Rat » avec enthousiasme... pour du beau turbin, c'en est du beau et du meilleur !... et quelle galette au bout !... J'en suis !...

D'un geste qui lui était familier, l'aventurier effila sa fine moustache entre ses doigts, puis, comme s'il se parlait à lui-même :

— Sans compter qu'une fois que nous aurons quelqu'un dans la place, tous les espoirs nous sont permis... Si le vieux se permettait de durer trop longtemps, on pourrait aviser... il y a des poisons naturels qui ne laissent aucune trace...

Et, regardant sa complice qui se balançait en silence, le front soucieux, dans un rocking-chair :

— Qu'en dis-tu, Betty ? interrogea-t-il, ça ne te plaît pas ?... Si tu as quelque chose à objecter, vas-y, ma fille, ne te gêne pas !...

Elle hocha la tête négativement :

— Admirablement imaginé... mais difficile !... Ce jeune homme et vous, vous vous êtes laissés prendre à cette ressemblance, soit !... Mais comment supposer qu'elle abusera son père ?... Il n'y a pas que les traits du visage... Et la voix ? Les gestes ? le regard ?... un certain air de famille indéfinissable qui ne peut, malgré tout,

exister entre deux personnes étrangères l'une à l'autre !...

Fred faillit l'interrompre en s'écriant :

— Justement !...

Il s'arrêta à temps.

Il savait, lui, ce qu'ignoraient les autres, à savoir que les deux jeunes filles étaient sœurs jumelles et que tout son plan, impossible autrement, était échafaudé là-dessus !

Mais il n'avait garde de le dire.

Il frappa nerveusement sur la table.

— Allons, n'exagère rien !... L'affaire vaut ce qu'elle vaut... Moi, je la garantis... et j'ai probablement mes raisons pour cela... On en a roulé d'autres que M. Morton !... Isaac a bien pris Jacob pour Esau... et, goddam, si nous en croyons l'Écriture, il y avait entre eux une sacrée différence !...

— Sans compter, glissa Jim, malicieusement, qu'il s'agit d'autre chose aujourd'hui que d'un plat de lentilles, fichtre !...

— En tout cas, reprit Fred, en enveloppant sa protégée d'un regard autoritaire qui n'admettait aucune discussion, je le veux... Que cela suffise !...

Elle baissa les yeux, vaincue, et murmura en soupirant :

— C'est bien !... je t'obéirai... Tu n'as pas besoin de te fâcher... Tu me diras ce que tu entends que je fasse... Seulement, que deviendra l'autre pendant ce temps... celle que je remplacerai ?... Qu'est-ce que tu as l'intention d'en faire ?...

— Nous saurons nous en débarrasser, ricana-t-il avec une expression sinistre... Mais, auparavant, il faut nous emparer de cette jeune personne !... Ce sera le rôle de Jim et du « Rat »... Vous entendez, mes petits ?

— Compris, patron ! répartirent à l'unisson les deux gredins... Ce sera facile !... Par exemple, ajoutèrent-ils ensuite, où devons-nous la conduire ?...

L'aventurier réfléchit un instant, puis :

— Il y a sur le quai de Brooklyn un élévateur à blé désaffecté... Menez-l'y... Nous y serons tranquilles... Avant de la faire disparaître, j'ai besoin de parler à la demoiselle !

— Comptez sur nous, patron, l'oiseau sera dans sa cage, à l'heure dite...

Et les trois hommes, d'accord sur leur crime, échangèrent un regard de satisfaction, tandis que Betty, qui avait pris son parti de la besogne qui lui incombait, après avoir tiré une petite boîte de rouge de son réticule, s'apprêtait, debout devant la glace, à en rosir son visage.

III. — Dramatique tête-à-tête

Ralph avait décidé de rentrer quelques instants dans son appartement.

Mais était-ce possible ? Ne risquait-il point de se jeter dans la gueule du loup ?

Il connaissait assez les habitudes de la police pour être certain que la première chose qu'elle ferait serait de surveiller les alentours de l'immeuble qu'il habitait.

Il ne se trompait point.

Tandis qu'une auto l'amenait, solidement escorté vers River Side et qu'on emportait le cadavre du malheureux Harding, un détective demeurait de garde sur le lieu du crime.

Et, en attendant que l'enquête commençât en l'absence des magistrats, il faisait du zèle.

Il s'était emparé de Patrick et essayait de le cuisiner :

— Voyons, mon garçon, lui disait-il d'un ton bon enfant, vous savez la vérité !... Pourquoi M. Gordon a-t-il tué son ami ?... Il y a certainement là-dessous de la jalousie ?... de la rivalité amoureuse, peut-être ?... Racontez-moi tout cela, dans son intérêt même... un crime passionnel mérite toujours de l'indulgence !... Je lui en promets...

Mais, à toutes ces questions, le valet de chambre répondait simplement qu'il ne savait rien.

Ralph était un excellent maître ; il le servait de son mieux ; quant au reste, il n'avait rien vu, rien entendu. Il était impossible d'en obtenir rien de plus !

Alors, en maugréant, le policier regagnait son fauteuil, et reprenait sa garde...

Cependant, ayant longuement ruminé son plan, Ralph se dirigeait vers Brooklyn.

Après avoir bien inspecté sa rue et s'être assuré qu'elle était déserte, il décida de ne pas rentrer chez lui par l'escalier, de crainte de rencontrer quelque agent dans le couloir, ou de donner l'éveil aux locataires du rez-de-chaussée.

— Je vais faire du sport ! décida-t-il... Que diable, on n'a pas été lauréat de tant de matches pour rien !... Faut que la gymnastique me serve à quelque chose !

À la force du poignet, il se hissa le long de la gouttière, enjamba la balustrade d'un balcon, souleva la guillotine d'une fenêtre, et pénétra chez lui.

— Il s'agit d'être débrouillard dans la vie, se dit-il... et avec un peu de chance, on se tire des situations les plus ténébreuses !... Mais, tout de même, mon pauvre cher Harding aurait pu aller se faire assassiner ailleurs que chez moi !... C'est à vous de goûter d'offrir l'hospitalité à un ami !...

La nuit était tombée ; il put opérer sans être aperçu de personne. Mais, entré avec précaution dans son salon, il vit le détective qui s'était assoupi dans un fauteuil. L'idée d'un bon tour à lui jouer lui passa aussitôt dans l'esprit.

Sans bruit, il détacha le cordon de tirage d'un rideau, s'approcha à pas de loup du policier, puis, brusquement, le ligota sur son siège, tandis qu'avec son mouchoir il lui faisait un bâillon solide.

Tout cela fut exécuté avec une telle rapidité que le malheureux agent ne s'était pas encore rendu compte de ce qui lui arrivait qu'il était déjà réduit à l'impuissance.

Alors, se plantant devant lui, les bras croisés :

— Excusez-moi mon brave, fit-il d'une voix ironique, de l'ennui que je vous cause... mais je vais vous dire... je suis innocent, malgré les yeux égarés que vous faites... et mon

innocence, soyez-en certain, éclatera bientôt... Seulement, pour en fournir plus vite la preuve, il est indispensable que je sois libre... libre, vous entendez !... Je vais donc être obligé de vous fausser compagnie et de vous laisser dans cette posture un peu inconfortable... Prenez patience... on finira bien par vous délivrer...

Et, le laissant fou de rage, il se dirigea tranquillement vers son coffre-fort.

Il était vide. Les valeurs d'Harding avaient disparu.

Ralph ne put s'empêcher de pousser une sourde exclamation de joie.

C'était bien ce qu'il croyait. Le mobile du crime était le vol.

Dès lors, l'enquête aurait une base. Il avait des armes dans ses mains pour se défendre contre l'horrible accusation portée contre lui.

Il alla à un tiroir de son bureau, y prit tout l'argent qu'il contenait, puis se mit à réfléchir quelques instants.

— Jusqu'à présent, constata-t-il, cela va bien... mais c'est encore insuffisant... il y a, maintenant, un autre point à éclaircir... Pourquoi cette jeune fille s'est-elle obstinée à ne pas vouloir me reconnaître ?... Pourquoi s'est-elle refusée à me fournir cet alibi qui m'était si nécessaire ?

Une petite flamme de volonté passa dans ses yeux :

— Je le saurai, coûte que coûte ! dit-il.

Alors, il partit par le même chemin qu'il avait pris pour venir, sans s'occuper de l'infortuné détective qui dut attendre, dans sa désagréable position, que Patrick, quelques heures plus tard, étant entré par hasard dans le salon, le trouvât avec stupeur et le délivrât de ses liens, écumant de colère et proférant des injures contre son agresseur...

Le jeune homme, de son côté, ne fut pas long à mettre à exécution l'audacieux projet qu'il avait conçu.

Ce soir-là, Maud Morton était étendue dans sa chambre, sur une chaise longue, un livre à la main.

Elle avait passé une robe d'intérieur de soie mauve, dont le reflet nacré faisait ressortir davantage encore la fraîcheur de son teint et la blondeur de sa chevelure claire, et elle était bien jolie, dans sa pose abandonnée au milieu des riches coussins sur lesquels elle s'appuyait.

Elle était depuis un moment plongée dans sa lecture, lorsque, tout à coup, elle leva la tête machinalement, et un cri d'effroi s'étrangla dans sa gorge.

Les rideaux de la fenêtre s'étaient écartés légèrement et Ralph venait d'apparaître.

Déjà elle s'était levée, bondissant vers la sonnette, mais d'un geste suppliant, il l'arrêta :

— Au nom du ciel, mademoiselle, n'appellez pas... N'ayez pas peur, je vous en conjure... je ne suis pas un malfaiteur... et je n'en veux pas, soyez-en persuadée, au collier de perles qui entoure votre cou !... Ecoutez-moi, seulement un instant... et, vous comprendrez...

L'air tranquille, le visage sympathique de

son interlocuteur rassurèrent un peu la jeune fille.

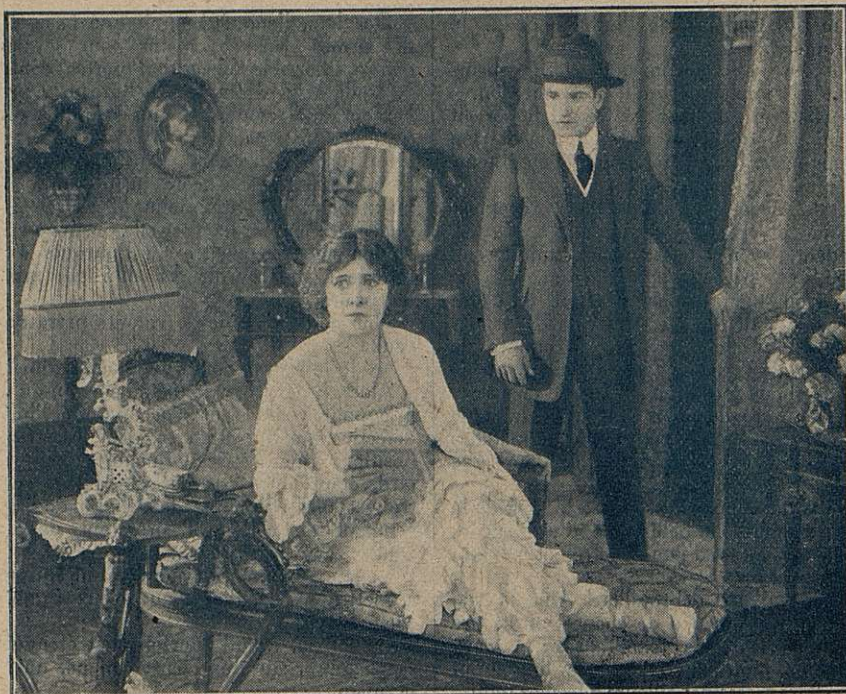
— Mais, monsieur, s'écria-t-elle, le reconnaissant, m'expliquerez-vous tout d'abord cette singulière façon de vous introduire chez moi ?

— Excusez-moi, mademoiselle, de l'avoir employée !... Je sais bien que j'ai eu tort et que vous pouvez croire que je ne me conduis pas en gentleman... Mais il m'était indispensable d'arriver jusqu'à vous, ce soir même... Demain, la police sera sur mes traces et je ne serai peut-être plus libre de mes mouvements... Et puis, sans doute, ne m'auriez-vous pas reçu !... J'aurais

sincère et convaincue avec laquelle il s'exprimait, demeurant en face d'elle dans l'attitude la plus respectueuse, elle répondit d'un ton radouci :

— Monsieur, je n'avais aucune raison pour mentir... Tout ce que j'ai affirmé est rigoureusement exact... et je puis, d'ailleurs, vous en donner la preuve... Je n'ai pas quitté aujourd'hui la villa... Des amies sont venues prendre le thé avec moi... Il est donc impossible que vous m'ayiez rencontrée dehors et ramenée à ma porte !...

Ralph, de plus en plus stupéfait, passa la



— Mademoiselle, il s'est produit tantôt quelque chose d'extraordinaire !...

trouvé votre porte fermée... Vous voyez donc que je n'avais pas le choix et que je ne pouvais faire autrement que de me hisser à votre balcon, comme un cambrioleur ou un amoureux !...

Très perplexe, Maud l'écoutait en silence, se demandant ce qu'il convenait qu'elle fit.

— Mademoiselle, poursuivit-il avec chaleur, il s'est produit tantôt quelque chose d'extraordinaire !... Je suis absolument certain de vous avoir reconduite à la porte de votre villa... Vous l'avez nié... Qui de nous fait erreur ?... Il y a là un mystère qu'il faut que j'éclaircisse... J'entends savoir la vérité... Avez-vous quelque motif de n'avoir pas voulu parler ?... Je suis un galant homme et je m'inclinerai devant votre seule affirmation, sans me permettre une seule question...

Un peu troublée, malgré elle, par la façon

main sur son front où perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Je ne saurais douter, mademoiselle, répartit-il, de la véracité de vos paroles... J'en suis à me demander si je n'ai pas rêvé... Quelle autre explication trouver à cet inexplicable mystère ?... Comment imaginer qu'il existerait une pareille ressemblance ?... Et puis, cette jeune fille que j'ai reconduite ne m'a-t-elle pas dit qu'elle habitait ici ?...

Cependant, tandis qu'ils parlaient ainsi, Jenny qui passait dans le corridor à ce moment avait entendu le bruit de leurs voix. Qui pouvait se trouver, à cette heure, dans la chambre de sa maîtresse, sinon quelque cambrioleur ?

Quatre à quatre, plus morte que vive, elle descendit en courant vers le cabinet de travail de M. Morton :

DEUXIEME PARTIE

Le Guet-Apens

IV. — Les égouts de New-York

Ralph avait eu raison de disparaître par où il était venu en apprenant l'arrivée soudaine des agents.

— Vite ! s'était écriée Jenny, toute tremblante, en les apercevant... Il y a un cambrioleur dans la maison... Suivez-moi !...

Ils grimperont derrière elle jusqu'à la chambre de Maud.

— Monsieur, fit-elle, en poussant la porte, voilà la police !...

M. Morton ne l'avait pas attendue. Il était allé à la fenêtre ouverte et avait déchargé son revolver dans le vide.

Aussi, comme un détective l'interrogeait :

— C'est ici qu'il y a un malfaiteur ? répondit-il simplement :

Déjà un agent s'était précipité et se penchait sur le balcon.

Un magnifique clair de lune permettait de voir comme en plein jour, allongeant seulement indéfiniment les ombres dans sa nappe d'argent.

Il vit distinctement le fugitif sauter de la véranda sur le sol, traverser le jardin en courant et bondir par-dessus la grille.

Il était bien évident qu'il connaissait le chemin.

— Nous sommes arrivés trop tard ! fit l'agent en revenant dans la pièce, le bougre est déjà loin...

— Il faut le rattraper ! répliqua le chef de police...

C'était un ordre. Les détectives se lancèrent sans perdre une minute à la poursuite de Ralph qui avait, sans doute, eu le loisir de se mettre à l'abri.

Le père et la fille demeurèrent seuls.

— Pourvu qu'il puisse leur échapper ! murmura celle-ci, en se laissant tomber sur sa chaise longue avec émotion.

Mais M. Morton, accoudé à la cheminée, hochait la tête comme s'il suivait une idée en lui-même.

— Tout cela est bien extraordinaire ! songeait-il... et je me demande ce qu'il faut croire... Ce garçon-là a cependant l'air d'un gentleman... En tout cas, ajouta-t-il à sa fille, il serait indispensable qu'il retrouvât ton sosie...

Le visage assombri, il vint s'asseoir dans un fauteuil, près d'elle et, passant soucieusement sa main sur son front :

— Vois-tu, dit-il enfin, je trouve nécessaire d'éclaircir cette histoire... et je ferai mon possible pour y parvenir, car je n'aime pas ce que je ne comprends pas !... Je t'avouerai même que je ne pense pas sans un certain malaise, à tout ce qui vient de se passer !...

Et comme elle le regardait, l'air interrogateur, il continua, ne croyant pas si bien dire !

— Monsieur, s'écria-t-elle, défaillante d'émotion, il y a quelqu'un chez mademoiselle !...

D'un bond, l'industriel, qui était assis à son bureau se leva.

— Prévenez la police ! ordonna-t-il brièvement...

Et lui-même, s'armant d'un browning, grimpa l'escalier d'un trait, écouta un instant à la porte de sa fille, et, entendant à son tour la voix de son compagnon, tourna brusquement le bouton de la porte.

Mais, en apercevant le jeune homme causant tranquillement avec Maud, il demeura interloqué.

— Ne craignez rien, mon père, intervint aussitôt celle-ci, voyant qu'il tenait son browning braqué sur son interlocuteur, ce gentleman n'est pas un malfaiteur !... Il est simplement venu me demander un renseignement...

Alors, M. Morton qui, depuis un instant, dévisageait Ralph, s'écria, n'en croyant pas ses yeux :

— Ah ça, je vous reconnais, monsieur... C'est bien vous que des agents avaient amené ici tantôt ?... Ils vous ont donc remis en liberté ?...

— Je l'ai prise ! répondit Ralph, très calmement, en ayant absolument besoin pour défendre mon honneur attaqué... Oui, j'en ai besoin, répéta-t-il avec force, pour éclaircir une énigme à laquelle vous êtes également intéressés tous deux... Apprenez plutôt qu'il existe une créature qui ressemble d'une façon extraordinaire à mademoiselle et ne craint pas de se faire passer pour elle !...

— Que me dites-vous là ? s'écria M. Morton, en regardant Ralph avec inquiétude, persuadé qu'il avait affaire à un fou.

— La stricte vérité, puisque je viens d'en être victime et que c'est l'explication de ma présence ici, dont vous pourriez, à juste titre, vous formaliser... Aussi me suis-je juré de retrouver et de punir cette dangereuse femme...

M. Morton et sa fille, impressionnés maintenant par les précisions de cet inconnu, se consultaient du regard quand un bruit de pas et de voix monta du rez-de-chaussée.

Les agents, appelés par le téléphone de Jenny, étaient arrivés à la villa.

Ralph pâlit.

— Monsieur, dit-il à l'industriel, mon sort est entre vos mains, car me voici pris comme dans une souricière !...

— Mon père, fit Maud, d'un ton décidé, je suis certaine que monsieur dit la vérité... Laissez-le partir... Il faut qu'il soit libre pour pouvoir éclaircir un mystère dont nous sommes nous-mêmes victimes...

— Merci, mademoiselle ! s'écria Ralph avec reconnaissance !... Vous n'aurez point obligé un ingrat, je vous le jure... et je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre... Adieu !...

Et il sauta par la fenêtre...

— Cette ressemblance risquerait de t'attirer de sérieux ennuis, ma chérie.

— Evidemment, père, répondit Maud dont, à ce moment même, quatre misérables, réunis dans une chambre d'hôtel venaient de décider le sort...

Ralph, pendant ce temps, filait de toute la rapidité de ses jambes sentant les agents sur ses talons.

Les chemins étaient déserts. Personne ne pouvait lui barrer la route.

Ce fut donc une course de vitesse.

Il en resta vainqueur. Il arriva, sans être rejoint, aux premières maisons de New-York.

C'était le moment décisif.

Il était de toute nécessité qu'il faussât rapidement compagnie aux policiers dont la meute dévalait à ses trousses.

Un immeuble dressait sa masse immense et sombre devant lui. Il poussa la porte. Par un heureux hasard, elle n'était pas fermée. Sans doute, en rentrant, quelque locataire attardé avait-il oublié de tourner la clef !

Il s'y engouffra, grimpa l'escalier quatre à quatre.

Plusieurs fois, il s'arrêta, croyant entendre tout à coup du bruit et, le cœur battant, écouta, retenant son souffle et se blottissant contre la muraille...

Mais tout était silencieux. La maison entière dormait. Alors, rassuré, il reprenait sa route, en s'épongeant le front où perlaient de grosses gouttes de sueur.

Il parvint enfin sur le toit.

Cette manœuvre, dans la journée, lui avait déjà réussi. Peut-être pourrait-il l'employer de nouveau avec succès ?

Mais, au tournant de la rue, les agents l'avaient aperçu.

Ils ne commirent point, cette fois, la faute de leurs prédécesseurs.

Tandis que quelques-uns d'entre eux s'élançaient à la poursuite du fugitif, soit par l'escalier, soit par les échelles de fer dont, en cas d'incendie, sont munis extérieurement la plupart des immeubles américains, quand leurs locataires sont nombreux, d'autres demeuraient en faction autour de la maison.

Ralph les entendit venir, se demandant avec anxiété comment leur échapper. Ce fut alors qu'il aperçut à ses pieds, attachés d'un côté, à une cheminée, de l'autre pendant dans le vide, la corde d'un de ces échafaudages volants dont se servent les peintres et qu'ils avaient laissée en quittant leur travail.

C'était la Providence qui lui envoyait le salut.

Il enroula une de ses jambes dans le câble et se mit à descendre, en se retenant solidement avec les mains.

Déjà, il arrivait au troisième étage, quand il distingua, au-dessous de lui, dans la coulée d'un rayon de lune, l'ombre d'un policier au guet.

Il comprit le danger qu'il courait.

S'il continuait à se laisser glisser, il tombait dans ses bras ; s'il remontait, au contraire, il

donnait tête baissée dans les autres agents qui avaient gagné le toit.

Situation tragique sans issue.

— Si je sors jamais de là ! murmura-t-il en lui-même avec découragement.

Une idée soudain lui vint. Il se cramponna de toutes ses forces à la corde puis, appuyant sa jambe restée libre contre le mur, se donna de l'élan.

Peu à peu, il augmenta ce mouvement de pendule, par une flexion régulière des reins, comme dans le jeu de la balançoire.

Il avait calculé que, de cette façon, il pourrait atteindre une des fenêtres de l'immeuble accolé à celui où il se trouvait suspendu, mais qui, fort vraisemblablement, donnait sur une autre rue et qui n'était pas fermée.

Et alors, comme dans cette oscillation régulière à travers le vide, il parvenait à sa hauteur, il lâcha tout à coup la corde et se précipita dans l'ouverture. La chambre était, par bonheur, inoccupée.

Il put donc tranquillement descendre l'escalier et sortir, sans être inquiété par personne.

Ainsi qu'il l'avait pensé, il était dans une autre rue. Elle était déserte, à cette heure-là.

Il s'éloigna en toute sécurité dans la nuit, tandis que les agents continuaient à le chercher vainement dans l'immeuble voisin, se demandant quel chemin il avait pris pour leur échapper.

Cependant, Ralph songeait qu'il était imprudent de s'abandonner à cette quiétude.

Les agents allaient donner l'alarme. On fouillerait tout le quartier. Où allait-il pouvoir se cacher ?

Soudain, il s'arrêta. Sur la chaussée il venait de remarquer la plaque ronde d'une bouche d'égout.

— C'est le Ciel, murmura-t-il, qui me l'envoie ; peut-être que par là...

Non sans peine il la souleva et, hardiment, s'engagea dans l'étroite ouverture.

Ses pieds rencontrèrent les échelons de fer scellés au mur. Alors, ayant remplacé la lourde trappe de fonte, il commença à descendre en se cramponnant avec les mains.

Mais, brusquement, au bout de quelques instants, il ressentit une impression de fraîcheur.

Il entra dans l'eau qui, peu à peu lui monta jusqu'aux genoux, avant qu'il touchât le sol.

— Sauvé ! soupira-t-il... Où ce boyau mène-t-il, par exemple ?... Je l'ignore !... Le principal est d'avoir échappé aux agents... Ils ne viendront pas me relancer jusqu'ici... Je pourrai demeurer caché tout le temps nécessaire...

Il fit quelques pas, péniblement, dans la vase épaisse et gluante.

— Victor Hugo, songeait-il, a donné une description merveilleuse des égouts de Paris... Il semble qu'on pourrait s'y diriger à l'aveuglette !... Pourquoi personne n'en a-t-il fait autant pour ceux de New-York ? Ça m'aurait rendu grand service !... Enfin, à la grâce de Dieu !... Je vais toujours marcher droit devant moi !...

Et, dans la nuit, appuyant son doigt contre le mur, il continua d'avancer...

V. — L'enlèvement

Le lendemain de ce jour-là, Maud avait revêtu un tailleur de velours noir, garni de chin-chi, s'était coiffée d'une toque de même fourrure, qui lui allait à ravir, laissant échapper, de chaque côté, ses cheveux en torsades épaisses comme un double écheveau de fils d'or et se préparait à se rendre chez une amie, où elle était conviée à prendre le thé.

Il était entendu avec son père que celui-ci l'y rejoindrait plus tard et que, tous deux, ensuite, rentreraient ensemble.

M. Morton avait été obligé d'aller à New-York terminer une affaire pour son usine, et ne savait à quelle heure il serait libre. Il était sorti de bonne heure.

Après avoir conduit Maud, l'auto devait aller le chercher.

Pour le moment, elle attendait devant la porte, rangée le long du trottoir.

La jeune fille donna au chauffeur l'adresse de son amie ; puis, ouvrant la portière, sauta lestement dans la voiture.

Depuis le matin, embusqué non loin de là, le « Rat » guettait cet instant. Il avait vu l'auto partir avec M. Morton, puis revenir vide à la villa. Il était à peu près certain que c'était pour chercher sa fille et qu'elle sortirait à son tour.

Il s'était empressé de prévenir Jim. Celui-ci avait commencé à jouer le rôle qui lui avait été désigné, en volant un taxi. Cela, avait été une bagatelle pour lui. Il avait profité de ce qu'un chauffeur s'était attardé dans un bar, avait sauté sur le siège et s'était éloigné tranquillement. Il attendait, non loin de la villa, le moment d'entrer en scène.

Fred leur avait donné ses instructions à l'un et à l'autre :

— Attention, mes petits ! leur avait-il recommandé. C'est la plus belle affaire que nous ayons jamais entreprise !... Si nous réussissons, songez au nombre de millions qui tomberont dans notre escarcelle... Le pain de nos vieux jours sera assuré...

— On ouvrira l'œil et le bon, patron, vous bilez pas... et on ne fera pas de blague !...

Aussi, dès que le « Rat » vit Maud franchir la grille et se diriger vers l'auto, s'élança-t-il.

Se glissant du côté opposé au trottoir, il arriva jusqu'à la voiture et enfonça prestement un stylet effilé dans le pneu d'une roue d'arrière ; puis, se retirant avec célérité, alla rejoindre Jim qui l'attendait, stationné à une centaine de mètres de là, prêt à toute éventualité.

Le chauffeur de M. Morton, sur son siège, les mains au volant, n'avait rien vu.

Le résultat fut, comme l'avait escompté le « Rat », que le pneu se dégonfle peu à peu. Tout à coup, en chemin, il fut à plat. Le chauffeur finit par s'en apercevoir et descendit pour constater le dégât.

— Goddam ! murmura-t-il avec colère, il ne manquait plus que cela !...

— Qu'est-ce qu'il y a, Jack ? interrogea la eune fille en se penchant à la portière.

— Nous avons crevé, mademoiselle ! répondit-il.

— La réparation va durer longtemps ?

— Je vais aller le plus vite possible ! fit-il en retirant sa livrée... Il y en a pour un bout de temps tout de même !...

— J'étais déjà en retard !... Quel ennui !...

Et, en poussant cette exclamation de dépit, Maud sauta lestement à terre.

Mais elle aperçut un taxi vide qui venait sur la route à petite allure. C'était Jim qui le conduisait ; sa manœuvre avait admirablement réussi.

Elle le hêla vite.

Et tandis qu'il s'approchait d'elle :

— Jack, ordonna-t-elle, quand vous aurez réparé, vous irez directement chercher monsieur...

— Bien, mademoiselle...

Puis elle donna au chauffeur de taxi l'adresse de son amie.

Elle n'avait pas remarqué que, du côté opposé à la portière qu'elle ouvrait, le « Rat » se tenait accroupi sur le marche-pied.

L'auto n'avait point fait cent mètres, s'engageant, en faisant un crochet, dans une rue déserte bordée de terrains vagues, que le complice de Blacke sautait, d'un bond dans l'intérieur.

Maud n'eut pas le temps de se rendre compte de l'agression dont elle était victime que déjà elle était ligotée sur les coussins.

— Pour de l'ouvrage bien faite, murmura le « Rat » en contemplant son œuvre avec satisfaction, c'est de l'ouvrage bien faite !...

Et, s'adressant à Jim qui, cramponné à son volant, attendait les ordres :

— Allons, vieux... grouille un peu ton tacot !... En quatrième vitesse, please... Le patron doit s'impatienter, là-bas !...

Lorsqu'on arrive par mer à New-York, dans cette baie grandiose que forme l'Hudson et qu'a rendue célèbre la gigantesque statue de *La Liberté éclairant le monde*, on aperçoit devant soi les quartiers bas de la ville, d'où émerge comme un bloc massif la tour carrée de la Bourse aux grains. A droite, de l'autre côté du pont suspendu, dont l'orbe gracieux, au-dessus d'un forêt inextricable de mâts et de voiles, unit les deux cités sœurs, se trouve Brooklyn avec ses nombreux élévateurs de blé, d'une forme si pittoresque, qui bordent ses quais.

C'était dans l'un de ceux-ci, désaffecté depuis longtemps et tombant presque en ruines, que les deux misérables avaient conduit leur victime, réduite à l'impuissance.

L'endroit était désert.

Ils purent en toute sécurité la sortir de l'auto et la déposer dans la pièce du rez-de-chaussée de l'unique baraque qui, à pic sur le quai, y reflétait sa haute ossature de planches.

Fred Blacke l'y attendait.

Il s'approcha d'elle et la dévisagea attentivement.

Il la reconnaissait bien. C'était elle qu'il avait vue, cachée derrière les rideaux du cabinet de travail de M. Morton et qui avait failli lui arracher un cri de stupeur.

Elle était véritablement le vivant portrait de Betty. Un caprice de la nature avait fait les deux sœurs jumelles si semblables qu'il était impossible de les distinguer l'une de l'autre. Leur ressemblance était une chose inouïe.

Satisfait de son inspection, il fit un signe.

Le « Rat » apporta un siège et y assit la jeune fille, plus morte que vive, tandis que Jim, ayant abandonné son taxi un peu plus loin, se mettait devant la porte pour prévenir toute tentative d'évasion.

Alors l'aventurier se pencha vers Maud et, d'un ton hypocritement patelin :

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il... il ne vous sera fait aucun mal... Nous allons simplement exiger de vous une petite formalité...

Il l'enveloppa de la caresse de ses yeux de bandit, de ses yeux de tigre qui joue avec sa proie, et ajouta négligemment :

— Une formalité sans importance !...

Il se tourna vers le « Rat » :

— Détache mademoiselle, ordonna-t-il à son complice...

L'autre obéit. Il ôta le bâillon sous lequel Maud étouffait et défit ses liens.

Celle-ci avait peu à peu retrouvé son sang-froid. Elle était victime d'un audacieux enlèvement et on ne lui rendrait sa liberté que contre rançon. Cette idée la rassurait un peu.

— Que voulez-vous de moi ? interrogea-t-elle...

— Que vous écriviez une lettre sous ma dictée, répondit Blake. Rien que cela !... Vous le voyez, ce n'est pas beaucoup vous demander !

Le « Rat » ayant placé devant la prisonnière une table, tira de sa poche un calepin, en arracha un feuillet et l'y déposa ainsi qu'un stylo.

La jeune fille le suivait du regard, cherchant à deviner où il voulait en venir, et dans quelle ténébreuse machination il essayait de l'entraîner.

— Mais, objecta-t-elle alors, à qui cette lettre est-elle destinée ?

— A M. Morton...

Maud, cette fois, crut comprendre le plan des misérables. Ils allaient attirer l'industriel dans un piège, tendu inconsciemment par elle, dans un but qu'il n'était pas difficile de deviner.

Elle se dressa d'un bond, repoussant la table, et déclara d'une voix ferme :

— Je ne l'écrirai point !...

— Vous avez tort, mademoiselle, répartit Fred, d'un ton froid qui cachait mal sa colère. J'espérais que vous vous soumettriez de bon cœur à ma volonté... et voilà que vous résistez !...

Il haussa les épaules et, la fixant dans les yeux :

— A quoi cela vous servira-t-il ?... je vais être obligé d'employer vis-à-vis de vous des procédés que j'aurais désiré éviter !...

Il fit à ses complices un signe.

Jim et le « Rat » s'élancèrent vers elle, la saisirent brutalement au poignet, l'obligèrent à se rasseoir !

— Vous décidez-vous ? demanda Fred, l'air menaçant.

— Non !... fit-elle, dans une suprême révolte de tout son être...

— C'est bien !...

Il sortit un browning, le braqua sur elle :

— Allons, ordonna-t-il, assez de façons... obéissez, ou je vous brûle la cervelle !...

Elle eut peur et devint affreusement pâle... Elle ne se sentit plus la force de lutter... les battements de son cœur l'étouffaient... elle était défaillante, incapable de se défendre désormais...

D'ailleurs, elle se rendait compte que toute résistance était inutile. Elle était au pouvoir de ces malfaiteurs. Elle ne pouvait rien contre eux.

— Soit ! balbutia-t-elle, vaincue... Vous êtes les plus forts... Je vous écoute !...

— A la bonne heure !...

Toute tremblante elle prit le stylo qu'il lui tendait et il commença :

« Mon cher père, ne vous inquiétez pas de moi. Je suis pour le moment séquestrée dans un endroit que vous ne découvrirez jamais... »

— Jamais, répéta-t-elle, les larmes aux yeux, en écrivant d'une main mal assurée...

Tandis que Blake continuait à dicter cette lettre, M. Morton, ayant terminé ses affaires, rentra dans son auto et se faisait conduire chez Miss Annie Lewelle.

Il n'y avait point trouvé sa fille et avait appris avec étonnement qu'elle n'était pas venue.

Avait-elle changé d'idée et était-elle restée chez elle ?

Un peu inquiet, malgré lui, il s'était fait conduire aussitôt à River Side.

Maud n'y avait pas reparu !

— C'est extraordinaire ! avait-il songé, avec ennui. Un accident serait-il arrivé au taxi dans lequel elle est montée ?... Je vais téléphoner à la police...

Déjà il avançait la main vers l'appareil, quand un domestique apparut, apportant une dépêche.

D'un coup de pouce, il fit sauter la bande et lut :

Richard Morton, River Side City.

Prière venir plus tôt possible Gold Mountains. Présence indispensable.

ARTHUR HARRIS ».

C'était du directeur de son usine.

Il plia le télégramme, le mit dans son portefeuille, et pensant de nouveau à sa fille :

— Au fond, dit-il, en se levant, je crois qu'il serait préférable que j'allasse moi-même aux informations !...

VI. — Le sauveur inattendu

Ralph avait continué sa route à travers l'obscurité, barbotant dans l'eau noirâtre et boueuse.

Puis, tout à coup, il s'était arrêté dans un coin, par bonheur sec.

Il s'était assis.

Peu à peu sa tête s'était inclinée contre le mur, ses yeux s'étaient fermés. Il s'était endormi, terrassé par une fatigue insurmontable.

Après les efforts qu'il avait faits au cours de la journée, il était exténué et défaillant de lassitude.

Combien de temps demeura-t-il ainsi ? Il eût été bien embarrassé de le dire. Dans sa précipitation, il avait oublié de prendre son browning et sa lampe de poche.

Il tira sa montre de sa poche, ouvrit le verre, tâta doucement les aiguilles avec le doigt.

hasard... Je me fie à la Providence... Adviennent que pourra !...

Et il conclut :

— En route !...

Il erra longtemps encore à l'aveuglette.

Soudain, il s'arrêta. Il venait, au-dessus de lui, d'entendre un bruit de voix.

— Il y a du nouveau, murmura-t-il... mais est-ce en bien, est-ce en mal ?

Il remarqua que le boyau dans lequel il marchait s'était peu à peu rétréci. Un mince filet de lumière y découpait, au-dessus de sa tête, un carré.



— Il arrive bien !... nous lui apprendrons à se mêler de ce qui le regarde !...

Elles marquaient trois heures. Mais quelles trois heures ? Était-ce de la nuit ou du lendemain ?

Il n'était pas plus avancé.

Une faim atroce lui tirait les entrailles, paralysant toutes ses facultés.

Un dernier sursaut de volonté le mit debout.

— Je ne puis rester ici plus longtemps ! songea-t-il... C'est de toute évidence !... Mais que faire ?... Repartir ?... Voir si cet égout me conduit quelque part où je serai en sécurité... Essayer de gagner la surface par une bouche quelconque ?... Seulement, si je me trouve tout à coup au milieu de Wall Street ?... Quel effet fera mon apparition soudaine ?...

Il réfléchit un instant, puis prenant une décision :

— Le mieux est de reprendre ma marche au

C'était, à n'en point douter, une trappe.

— Tiens, pensa-t-il, voilà qui me permettra peut-être de sortir... Où, par exemple, cela peut-il donner ?... Toute la question est là !

Il prêta l'oreille attentivement.

Ce fut ainsi qu'il entendit, avec étonnement, toute la conversation entre Maud et ses agresseurs.

— Ah ça, qu'est-ce que cela signifie ?... Dans quel guépier de malfaiteurs suis-je donc tombé ?... On séquestre quelqu'un !... Et, si je ne m'abuse, je risque de déjouer quelque louche entreprise !...

Des marches qu'il rencontra sous ses pieds permettaient d'arriver jusqu'à la trappe.

Il les franchit rapidement.

Puis, s'étant arc-bouté contre la muraille, il se

mit en devoir de soulever avec ses épaules la planche de bois. Celle-ci s'ouvrit sans résistance sous sa poussée et bascula sur elle-même, laissant paraître un flot de clarté dans le souterrain obscur.

Il n'eut plus qu'à sauter dehors d'un tour de reins.

Alors, il ne put retenir un cri de stupeur.

Dans la pièce délabrée où il venait de surgir, il aperçut en face de lui trois hommes à mine rébarbative dont chacun tenait un revolver braqué sur lui et, avec plus de stupéfaction encore, derrière eux, apeurée, tremblante, défaillante d'angoisse, la blonde jeune fille de la villa de River Side.

— Calme plat, répondit celui-ci, après avoir prêté l'oreille à son tour...

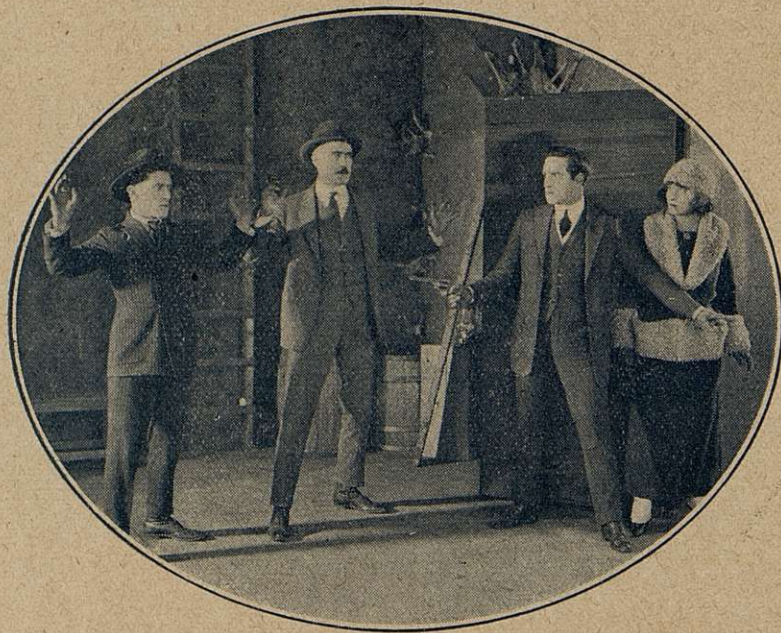
Blacke revint à Maud qui, plus morte que vive, le regardait avec effroi.

— Allons, la belle, fit-il, d'un ton rude, continuons... il faut en terminer avec cette lettre.

Soudain, il s'arrêta de nouveau. Les malfaiteurs doivent avoir l'oreille fine. C'est une condition de leur triste métier.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce bruit ? gronda-t-il... On dirait quelqu'un qui marche au-dessous de nous... Ouvrez l'œil, les gars... Ça sent mauvais, je vous dis.

Le « Rat » s'était accroupi à terre. Il se releva d'un bond et, pâlisant malgré lui :



— Vite, Mademoiselle !... sauvez-vous, pendant que je les tiens en respect !...

Que faisait-elle là ? Comment s'y trouvait-elle ? Comment avait-elle été conduite ? Elle ne pouvait être que la victime et non la complice de ces apaches !

Un singulier caprice du sort voulait-il donc que si peu de temps après le service qu'elle lui avait rendu, il pût profiter de la liberté qu'il lui devait pour la sauver à son tour ?

Mais les bandits se tenaient sur leurs gardes...

Tout à coup Blacke avait sursauté et, brusquement, interrompant sa dictée :

— Ecoutez ! murmura-t-il avec inquiétude à ses acolytes... N'entendez-vous rien ?...

Jim, qui passait flegmatique devant la porte, attendant qu'on eût besoin de ses services, retira sa pipe de sa bouche puis, hochant la tête d'un air rêveur :

— Non, patron... tout est silencieux... pas vrai, le « Rat » ?...

— Damnation, fit-il, le patron a raison... Il y a du turbin par-là... Vient-on nous chopper comme dans une souricière ?... Y a pas à rigoler... Pigez-moi ce boucan !... Ça a l'air de venir d'ici... au-dessous de nous...

Le sinistre trio se regarda tout décontenancé, retenant son souffle, attendant avec angoisse les événements.

Qui allait les déranger ainsi ? Était-ce la police ? Avaient-ils été filés ? Avait-on suivi l'auto ? Les avait-on vus entrer dans l'élévateur, portant leur vivant fardeau ?

Le moment était grave. Il ne fallait pas faire de fausse manœuvre, mais, au contraire, se tenir prêts à tout. Blacke sortit son revolver. Les autres l'imitèrent.

Et, sur un signe de lui, ils se rangèrent autour de la trappe, sans mot dire, et se tenant sur la défensive.

Tant pis pour les agents qui apparaîtraient... Leur compte serait réglé avant qu'ils eussent rien à craindre d'eux.

Mais une surprise leur était réservée, qu'ils n'imaginaient guère.

De l'ouverture, un homme hirsute et couvert de boue, sortit, un homme seul, semblant tout étonné de se retrouver à la lumière, quelque promeneur sans doute, égaré dans le dessous de l'élévateur.

Et, tranquilisés, ils se préparaient, simplement, à le renvoyer d'où il venait, quand soudain, le « Rat » qui, depuis un instant dévisageait Ralph attentivement, s'écria :

— Ah ça ! mais... je le reconnais !... C'est le type qui, l'autre jour, à Brooklyn, m'a barboté les bijoux de la vieille... Nous avons un compte à régler ensemble... Tu vas me payer ça en long et en large, mon copain !...

— Il arrive bien ! gronda Jim... Nous lui apprendrons à se mêler de ce qui le regarde... Tant pis pour lui !...

Mais, pendant ce temps, Ralph avait repoussé la trappe sous ses pieds et s'était mis sur la défensive.

Et, quand il entendit les menaces des malfaiteurs, il résolut de prendre les devants et de parer leur attaque en intervenant le premier.

Sans hésiter, il se jeta sur Jim, lui saisit le poignet d'une main, et lui tordant le bras de l'autre, par une passe habile de jiu-jitsu le força à lâcher son arme.

Puis, se baissant rapidement, avant que les autres, surpris par son audace, eussent eu le temps de l'en empêcher, il s'en empara :

— Haut les mains ! leur cria-t-il en les menaçant à son tour... Au premier mouvement, je vous brûle !...

Et il avait l'air si décidé que les autres n'osèrent pas tirer.

Alors, braquant toujours son browning sur eux, il se plaça devant miss Morton qui, dans un coin, assistait, le cœur battant à se rompre, les jambes défaillantes et prête à s'évanouir à cette scène dramatique, et lui dit :

— Vite, Mademoiselle !... sauvez-vous, tandis que je les tiens en respect !...

Elle ne se le fit pas répéter. Elle retrouva instantanément tout son sang-froid. Elle remercia plus tard son sauveur inattendu. Elle bondit vers la porte. La clef était restée sur la serrure.

D'une main tremblante, elle la tourna.

Un instant plus tard, elle était dehors, et s'enfuyait en courant, tandis que le jeune

homme demeuré sur le seuil, le revolver au poing, protégeait sa retraite.

Cependant, voyant sa proie lui échapper, Blacke avait poussé une exclamation de rage, et tapant du pied avec fureur :

— Tas de femellettes !... hurla-t-il, n'avez-vous pas honte de vous faire bernier ainsi !... Vous n'avez plus de sang dans les veines, donc, que vous n'êtes plus bons à rien !... Si vous avez peur, faut le dire... mais qu'avez-vous à craindre de cet individu ?... Allons, ouste !... qui m'aime me suive !...

Et, tout en parlant, il s'était élancé sur Ralph. Celui-ci débordé par la brusquerie de cette attaque, avait dû lâcher, à son tour, son arme ; mais il avait ses poings pour se défendre.

Quelques swings solides, bien appliqués, envoyèrent ses agresseurs rouler à terre.

Il profita de ce moment pour leur échapper.

Sur le mur, une échelle de meunier permettait d'accéder à l'étage supérieur.

Il s'y engagea et se mit à grimper avec une agilité surprenante.

Jim, cependant, s'était relevé le premier ; cinglé par les reproches de son chef, qu'il redoutait, il se jeta désespérément aussitôt sur les traces de Ralph. Mais celui-ci était parvenu au bout de l'échelle ; dans un coin de la pièce, il aperçut un tonneau vide, oublié depuis longtemps. Il s'en empara, le brandit au-dessus de sa tête et le précipita sur son adversaire qui, sous le choc, s'effondra sur le sol, évanoui.

Les deux autres, cependant, étaient accourus au secours de leur camarade.

Ralph, désarmé, comprit qu'il ne pouvait plus espérer de salut que dans une prompte fuite.

Il continua donc son ascension et arriva bientôt, ainsi, au toit de l'élévateur. A cent pieds au-dessous de lui l'Hudson étendait la nappe claire de ses eaux rapides qu'aucune brise ne ridait.

Blacke et le « Rat » étaient sur ses talons. Dans un instant, ils l'auraient rejoint sur l'étroite plate-forme. Déjà, ils les entendait proférer contre lui leurs menaces de mort.

Il savait qu'il n'avait à attendre d'eux aucune pitié. Ils lui feraient payer cher leur déconvenue de la disparition de miss Morton.

Alors, sans hésiter, prenant son élan et se recommandant à Dieu, il s'élança d'un bond formidable dans le fleuve, salué par les balles de ses adversaires qui, surpris tout d'abord par son incroyable audace, déchargeaient sur lui leurs revolvers.

TROISIÈME ÉPISODE

Le Saut du Précipice

PREMIÈRE PARTIE

De l'une à l'autre

I. — Reconnaissance

On n'avait pu, au bureau de police, donner aucun renseignement à M. Morton.

Une statistique, publiée ces temps derniers dans les journaux, veut que, sur le sol américain, il y ait, toutes les trente-cinq minutes, une personne victime d'un accident d'auto.

Aucun de ceux, cependant, signalés depuis le matin à New-York, ne faisait mention d'une jeune femme qui eût pu être Maud.

L'industriel s'était donc un peu rasséréiné. Il y avait certainement dans tout cela un mystère. Sa fille avait-elle, tout à coup, modifié ses projets ? Avait-elle renoncé, pour une cause qu'il ignorait, à aller prendre le thé avec son amie ? S'était-elle fait conduire ailleurs, et avait-elle oublié de le prévenir ? Toutes ces hypothèses n'avaient rien d'alarmant.

Néanmoins, M. Morton songeait qu'elle aurait bien pu lui éviter cette inquiétude ; aussi fut-ce avec plus de mauvaise humeur peut-être que d'anxiété qu'il regagna River Side.

— Miss Maud est rentrée ? demanda-t-il à John, venu lui ouvrir.

— Pas encore, monsieur, lui fut-il répondu. Un peu désappointé, il tira sa montre, et hochant la tête avec ennui :

— L'heure du dîner est passée ! murmura-t-il... cela est inconcevable !... voilà la première fois qu'il lui arrive d'être en retard ainsi... elle est toujours si exacte !...

Il n'avait pas achevé ces réflexions, assailli par de nouvelles angoisses, qu'une auto stoppait devant la porte et que Maud en descendait, suivie par deux policemen.

Lorsque, profitant de l'invitation de Ralph, qui protégeait sa retraite, elle s'était enfuie de l'élévateur, elle s'était mise à courir sur le quai, désert en cet endroit-là, de toute la vitesse de ses jambes pour échapper à ses agresseurs.

Mais, tout à coup, ses forces l'avaient trahie.

Elle avait dû s'arrêter, essoufflée, n'en pouvant plus et allait s'écrouler sur le sol, défaillante, quand, par bonheur, deux agents qui passaient non loin d'elle l'avaient aperçue.

Ils étaient accourus vers elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? s'enquérèrent-ils en la soutenant.

Ce secours inattendu la remit sur pieds. Dans un souffle, elle expliqua :

— Je viens d'être victime d'un abominable

attentat... voulez-vous me reconduire chez mon père ?... à River Side ?... je vous donnerai là-bas tous les détails...

Ils l'avaient fait monter dans un taxi et conduite à l'adresse qu'elle leur avait indiquée.

M. Morton avait poussé un cri de joie en apercevant sa fille et s'était élancé à sa rencontre, mais, remarquant son visage décomposé, son air égaré et le tremblement qui l'agitait, il pâlit, pressentant un malheur.

— Au nom du ciel ! s'écria-t-il, que t'est-il arrivé, ma chérie ?

Maud se jeta, en sanglotant, à son cou, et, d'une voix entrecoupée, commença le récit de l'étrange aventure dont elle avait été victime de la part de ses trois agresseurs inconnus, et d'où l'avait tirée, si à propos, la miraculeuse intervention de leur hôte de la veille.

Glacé d'épouvante, M. Morton dut se faire violence pour cacher à Maud, déjà si bouleversée, la profonde inquiétude qui l'étreignait.

Il prit la jeune fille dans ses bras, la porta au salon, la déposa doucement sur un canapé et, tout en glissant sous sa tête un coussin, lui parla avec tendresse :

— Calme-toi, mon enfant aimé... tu n'as rien à craindre... je suis là... te voilà en sûreté auprès de moi... il s'agit maintenant de te reposer un peu et d'oublier les affreux moments que tu viens de passer...

Et tandis que Maud, succombant à l'émotion et à la fatigue, fermait les yeux, respirant avec effort, l'industriel entraînait dans le hall les policiers et leur disait d'un ton grave :

— Messieurs, vous avez entendu ?... Faites un premier rapport à vos chefs... Je n'ose pas quitter miss Morton ce soir, car elle est trop souffrante, mais demain nous viendrons tous deux mettre la police au courant de l'inqualifiable agression dont ma pauvre fille a été victime...

Il reconduisit les agents jusqu'à la porte de la villa et, retournant vers Maud, s'assit près d'elle et attira entre les siennes sa petite main brûlante de fièvre.

— Eh bien, ma chérie, fit-il, te sens-tu mieux ?...

— Mon bon père, répondit-elle en frémissant, il me semble que je suis encore en proie à un cauchemar... Le pire, voyez-vous, pour moi, c'était cette lettre que les misérables me contraignaient à vous écrire... L'idée que j'allais contribuer à vous attirer dans un guet-apens me faisait souffrir une véritable torture... Et, actuellement, si je reste angoissée, c'est que j'ai la terreur que ces bandits ne désarment pas et finissent par s'attaquer à vous... Je suis persuadée que c'était vous, à travers moi, qu'ils voulaient atteindre...

Qu'auraient-ils gagné en me tuant ?... Je n'avais sur moi que quelques dollars... C'est votre fortune qu'ils convoitent...

Elle se mit à trembler davantage, les yeux agrandis par la peur :

— Je suis si inquiète... si inquiète pour vous, mon père chéri ! répétait-elle. Qu'allez-vous faire pour vous défendre ?

— Le nécessaire, ma petite Maud, rassure-toi... en dehors de la police à qui je vais m'adresser, nous prendrons nos précautions, car on n'est jamais si bien servi que par soi-même !... Il n'y a pas à nous dissimuler que nous sommes en présence d'une tentative de chantage... Ces brigands espéraient une forte rançon, c'est clair comme le jour... et ils avaient organisé une mise en scène destinée à me forcer la main...

Il s'interrompit, réfléchit un instant, et ajouta pensivement :

— Ce que je comprends moins, par exemple, c'est comment ton sauveur a pu surgir, tout d'un coup, au milieu de vous ? par quel hasard a-t-il appris que tu étais là, en danger ?... Ça tient du prodige, ma parole !...

— Oui, n'est-ce pas extraordinaire ?... Tout ce que je sais, père, c'est que je l'ai vu soulever une trappe et en sortir... il a bondi sur les malfaiteurs... il a risqué sa vie pour sauver la mienne... nous lui devons une grande reconnaissance... Pour ma part, je sens que jamais je n'oublierai ce qu'il a fait pour moi... Si vous aviez vu avec quel courage, avec quelle belle audace il est venu à mon secours, vous feriez comme moi, mon bon père, vous ne penseriez plus à lui sans émotion !...

Les larmes aux yeux, Maud s'arrêta, puis, soupirant profondément :

— Ce qui me fait de la peine, ajouta-t-elle, c'est de songer que jamais peut-être je ne le reverrai... J'ignore tout de lui... son nom même... et je voudrais tant le remercier et l'assurer que, quoiqu'il arrive, je croirai à son innocence... je le tiens pour un parfait gentleman, digne de notre estime et de notre confiance absolue...

— Espérons qu'il a échappé à ses agresseurs, le brave garçon ! répartit M. Morton. En tout cas, je partage ton avis, mon enfant, je le considère comme un honnête homme, moi aussi, et je suis prêt à l'accueillir, les bras ouverts, si la chance le ramène, un jour, parmi nous !

L'industriel se leva, fit quelques pas, nerveusement, dans le salon, puis alla s'accouder, l'air sombre, à la cheminée.

— Tout cela n'empêche, Maud, finit-il par dire, que tant que la police n'aura pas mis en prison les misérables qui t'ont séquestrée, je ne serai pas tranquille un instant et je ne puis continuer à vivre dans une inquiétude pareille !... Aussi j'ai résolu de profiter de ce que le directeur de mes usines me télégraphie que ma présence est nécessaire là-bas, pour partir à Gold-Mountains... et je t'y emmènerai. Là, nous attendrons en sûreté que la sinistre bande soit sous les verrous... Jusque-là, je n'ose plus te laisser à New-York !...

Mais à ce moment la femme de chambre ouvrit la porte, l'air effaré, et s'écria :

— Monsieur !... c'est épouvantable !... le cambrioleur d'hier est là !... il demande à parler à Monsieur !... Qu'est-ce que je dois lui répondre ?

Cela fut dit d'une façon si drôle que Maud, malgré tous ses soucis, ne put réprimer un sourire :

— Eh bien, Jenny, priez le cambrioleur de monter nous rejoindre ! et ne craignez rien, il ne vous attaquera pas !...

Assez peu rassurée, Jenny s'en fut introduire le nouvel arrivé, tandis que, très émus, le père et la fille se préparaient à lui souhaiter la bienvenue.

Un instant plus tard, le jeune homme entra dans le salon.

Il était sorti sain et sauf de son formidable plongeon.

Après avoir touché le fond, d'un coup de pied vigoureux il s'était mis à nager entre deux eaux pour ne pas être vu de ses adversaires dont il avait entendu les balles siffler à ses oreilles.

Ceux-ci croyaient bien, quant au reste, l'avoir touché.

— Il en a, patron ! s'était écrié avec joie le « Rat »... il est, maintenant, à fond de cale... et il ne remontera plus à la surface que le ventre en l'air !... ça lui apprendra à fourrer son blair dans les affaires des autres !...

Mais, tandis que les trois gredins serraient leurs armes devenues inutiles, Ralph réussissait à se glisser sous les pilotis d'un appontement, puis à se hisser sur le quai, désert à cette heure-là.

Une fois à l'abri, tout en se séchant au soleil, sa première pensée fut pour Maud.

— Pourvu qu'elle ait pu se sauver et qu'ils ne l'aient pas rattrapée, les bandits, songeait-il. Que ne donnerais-je pas pour être sûr qu'elle est hors de leur atteinte !...

Le mieux, d'ailleurs, n'était-il point de l'aller constater par lui-même ?

Il parvint à River-Side sans être vu et sonna à la villa, causant à la domestique une compréhensible frayeur.

M. Morton vint au-devant de lui, les deux mains tendues et, étreignant celles de Ralph, s'écria, tout attendri :

— Comment vous remercier, monsieur ? Je vous dois le bonheur d'avoir retrouvé mon enfant !... Je vous en garde une reconnaissance profonde... Ma maison, désormais, vous est ouverte. Vous y serez toujours reçu comme un ami très cher !...

— J'ai raconté à mon père, monsieur, ajouta Maud, avec quelle abnégation vous avez risqué votre vie pour moi. Sans votre généreuse intervention, j'étais perdue... Je ne l'oublierai jamais, moi non plus, je vous le jure...

— Je n'ai fait que mon devoir, mademoiselle... répondit Ralph gravement, mais je n'aurais pas hésité, même si mes jours eussent été en danger. Je n'ai pas perdu le souvenir du service que vous m'avez rendu... je vous devais bien cette preuve de gratitude, c'était quelque chose de

plus précieux que mon existence qui était en jeu, c'était mon honneur !...

Elle fixa sur lui ses grands yeux, l'enveloppant de leur caresse claire :

— Je souhaite de tout cœur, monsieur, que vous réussissiez à prouver le plus vite possible votre innocence !... Etre accusé d'un crime qu'on n'a pas commis est une épreuve atroce... Que Dieu vous aide !... Si cela peut vous consoler, sachez que nous, vos amis, maintenant, nous avons foi en votre sincérité, et que nos vœux et nos prières vous accompagnent !...

Il se sentit, sous la douceur de son regard, envahi par une émotion étrange.

Du premier jour qu'il avait vu cette créature délicieuse, il l'avait aimée. La confiance qu'elle lui avait accordée, l'aide inespérée qu'il avait pu lui apporter à son tour la lui rendait plus chère encore.

Son cœur battait plus violemment. Il baissa les paupières comme si l'or éclatant de la chevelure de la jeune fille l'éblouissait de son rayonnement de soleil.

M. Morton, voyant le jeune homme si bouleversé, se méprit sur la cause de son émoi.

Il crut qu'il ne redoutait quelque nouvel attentat contre sa fille, et il se hâta de la rassurer :

— Cher monsieur, lui dit-il, ma fille vous a exprimé nos sentiments à votre égard... et je joins mes souhaits aux siens... mais, ne craignez plus rien pour elle !... en attendant que la police ait mis la main sur ses agresseurs, je l'aurai emmenée avec moi à Gold Mountain... de cette façon, ils auront perdu sa trace avant de pouvoir lui nuire à nouveau !...

— Vous avez raison, balbutia Ralph... et je suis très heureux d'apprendre que miss Morton va quitter New-York où elle est actuellement en danger... Dans un cas pareil, on ne saurait prendre trop de précaution !...

Il n'avait plus qu'à se retirer, maintenant qu'il était fixé sur le sort de sa jolie hôtesse :

Il prit congé d'elle et de son père :

— A bientôt ! lui dit Maud en le reconduisant à la porte,

— A bientôt ! répondit-il...

Et leurs yeux se croisèrent dans un même sourire...

II. — Rencontre inattendue

Le plus grand souci de Ralph, maintenant, était d'éviter la police.

Son signalement avait dû être donné et il s'agissait d'éviter celle-ci avec soin, comme un vulgaire malfaiteur, tout en débrouillant l'écheveau qu'il s'était juré de démêler le plus vite possible.

Mais par où devait-il commencer ?

En y réfléchissant, il pensait que c'était par retrouver la personne qui ressemblait si étrangement à miss Morton.

S'il pouvait établir qu'elle n'avait joué sa comédie envers lui que pour donner le temps à

ses complices de perpétrer leur forfait, c'était toute la clé de l'énigme qu'il avait entre les mains.

Mais alors, il fallait supposer qu'elle savait que, dans une villa de River Side, habitait une jeune fille dont les traits étaient étrangement pareils aux siens, et qu'elle ne s'y était laissée conduire par lui que parce que cela lui fournissait l'occasion de se créer un alibi précieux dont elle aurait peut-être besoin un jour !

Il fallait également qu'elle sût que l'ami qui était venu, inopinément, lui rendre visite avait, dans sa poche, dix mille dollars de titres aisés à voler !

Hypothèses difficiles à accepter *a priori*, qui risquaient de démolir tout l'échafaudage de ses suppositions.

N'était-il pas préférable, plutôt, d'admettre que le hasard avait seul guidé les événements tragiques auxquels il avait été mêlé ?

Malheureusement, prouver son innocence lui apparaissait moins aisé encore qu'il ne se l'était imaginé et, par moment, il sentait le découragement l'envahir.

En lui-même il se gourmandait de s'être laissé prendre à cette ressemblance entre les deux femmes.

N'avait-il pas cru reconnaître, dans la première créature blonde rencontrée, celle qu'il avait entrevue rapidement et aimée aussitôt.

Ce n'était plus maintenant qu'il se tromperait ! Les traits de Maud étaient gravés pour toujours dans ses yeux et dans son cœur.

Il réfléchissait à tout cela quand, tout à coup, dans une rue écartée de Brooklyn, où il espérait bien être à l'abri des policiers, il tressaillit.

Il passa la main sur son front, comme pour bien s'assurer qu'il n'était point victime de quelque songe.

Devant lui, il venait d'apercevoir une silhouette qu'il connaissait bien et dont le lumineux chignon d'or ne pouvait lui laisser aucun doute.

— Mais, murmura-t-il, le cœur battant, c'est elle !...

Ainsi, miss Morton n'était donc pas partie pour Gold Mountain ? Elle commettait l'imprudence de se promener dans ce quartier isolé où ses agresseurs pouvaient facilement renouveler leur abominable attentat ? Que faisait-elle dans cette rue ? Comment son père l'avait-il autorisée à sortir seule ?

Il pressa le pas.

Malgré son inquiétude, une joie débordante le secouait tout entier.

— Mademoiselle, appela-t-il...

Elle se retourna.

Il était si heureux de cette rencontre inattendue qu'il ne remarqua point qu'en l'apercevant, à son tour, le visage de la jeune femme se contractait d'une singulière grimace d'ennui, tandis qu'elle murmurait en elle-même :

« J'avais bien besoin de retrouver ce nigaud sur ma route ! »

Ce n'était pas, en effet, Maud comme il le croyait qu'il avait devant lui, mais Betty !

LA VIERGE DE STAMBOUL

Adapté de la Comédie Dramatique

par RAYMOND DEUTÉ, d'après le Film Pathé

Circulant à travers les tables basses des cafés de Stamboul, la vieille cité turque aux ruelles étroites, aux bazars grouillants d'une foule cosmopolite sans cesse renouvelée, aux fontaines pittoresques et aux lourdes mosquées élançant vers le ciel toujours bleu l'éclatante blancheur de leurs minarets gracieux, la petite mendiante tendait la main, en invoquant le nom d'Allah.

Sous ses vêtements sordides, dont le soleil avait depuis longtemps rongé les couleurs voyantes, son corps était jeune et souple. Avec ses cheveux ébouriffés, retenus sur son front par un cercle doré, en guise de couronne de sequirs, elle était délicieusement jolie et de grands yeux, étrangement brillants, faisaient ressortir davantage encore, avec ses lèvres rouges comme une grenade mûre, l'harmonie parfaite de ses traits, du type oriental le plus pur, car, contrairement aux femmes de sa race, aucune étoffe légère ne cachait le bas de sa figure.

Sari, la vierge sans voiles, l'insouciant mendiante, aussi sauvage et indomptée que la cavale arabe, dansait, riait, distribuait les miettes de son pain aux colombes, ses sœurs, sur les places de Stamboul, — et c'était là toute sa vie !

Et pourtant, un jour, une petite lueur avait brusquement pénétré dans ce cœur jusqu'alors indifférent et fermé.

En tendant la main à un officier américain, attablé avec des camarades, leurs yeux s'étaient rencontrés et tandis que, touché par la grâce svelte de la jeune mendiante, il lui donnait un dollar, elle serrait la pièce entre ses doigts, tremblante d'une émotion inconnue, en murmurant :

— J'aimerais mieux mourir de faim que de dépenser jamais cet argent !...

De cette heure-là, Sari était devenue éperdument amoureuse, jalouse au point de vouloir étrangler les bouquetières qui venaient offrir leur éventaire à l'homme qui possédait tout son cœur.

— Tu vois cet effendi ? disait-elle à voix basse à ses amis les méharis, accroupis le long du marché... eh bien, je l'aime !...

L'objet de cet amour, le capitaine Carlisle Pemberton, chef de la milice indigène, n'avait pas été sans remarquer qu'il ne pouvait plus faire un seul pas dans la ville sans trouver devant lui cette étrange

fillette qui l'enveloppait de longs regards énamourés et, assis dans un café arabe, tout en fumant de minuscules pipes de kif, il racontait à ses amis cette amusante aventure.

Et comme ils se moquaient de lui :

— Est-ce une raison, parce qu'elle n'est point voilée, leur répondait-il, pour croire cette enfant incapable d'éprouver à mon égard, au fond de son âme, un chaste sentiment ?

Le lieutenant Baron se mit à rire. C'était un sceptique. Pour le moment, il avait une intrigue avec la favorite du scheik Achmed-Hamid qu'il allait rejoindre, secrètement, sans souci des dangers qu'il courait en s'introduisant ainsi dans un harem.

— Une âme ! ricana-t-il...

admettons qu'elle en ait une... mais cette âme doit être aussi noire, mon pauvre ami, que la boue des rues de Stamboul !...

— Qu'en sais-tu ? répondit gravement son interlocuteur... et, en ce cas, ne serait-ce pas une bonne action que de lui apprendre à la connaître et à l'élever vers le Créateur ?...

Sari s'était glissée, sans être aperçue, derrière eux. Elle entendait ce que disait l'officier. Le soir même, elle se glissait dans la Mosquée d'Aya Sophia bien que, par la



Priscilla Dean

loi de l'Islam, les femmes n'y fussent point admises.

— Si, pour lui plaire, songeait-elle, je pouvais apprendre à prier ?...

Soudain, dans sa cachette, elle tressaillit. Quelqu'un entrait. C'était le lieutenant Baron. Il venait visiter la mosquée.

Tout à coup, un homme qui dissimulait son visage dans un pli de sa gandoura, surgit de l'ombre d'un pilier. Il se glissa, doucement, derrière l'officier, qu'il suivait sans doute depuis longtemps, puis, levant

— Si tu souffles un mot de tout cela à qui que ce soit, je m'en servirai une seconde fois pour te fouiller le cœur !...

Peu à peu, cependant, le capitaine Pemberton s'était laissé prendre, tout entier, par l'amour naïf et la beauté merveilleuse de la petite mendiante et l'idée lui était venue de l'arracher à sa misère et de la conduire en Amérique pour en faire sa femme.

Et comme, un jour, il était rappelé soudain à la harka qu'il commandait, dans



Sari fait des confidences au méhari

un poignard, le lui plongea brusquement dans le dos.

C'était Achmed-Hamid qui se vengeait. Il avait surpris l'imprudent jeune homme auprès de sa favorite. Mais il avait feint de ne pas le voir et, affectant de croire aux paroles d'amour de l'infidèle, s'était contenté de lui dire, avec un affreux sourire :

— Bientôt, ô Khadine, je te donnerai un présent... le présent que tu as mérité !...

Ce cadeau, c'était le poignard teinté du sang de son amant... du chien de roudi avec lequel elle l'avait trahi !...

Et, comme à cette révélation horrible, elle défaillait, il avait ajouté froidement :

le Zor, aux confins du désert, il lui avait dit doucement :

— Attends-moi patiemment... je serai bientôt de retour... et, cette fois, je t'emmènerai pour toujours...

Elle lui avait baisé les mains, éperdue de joie et répondu

— Sari t'appartient éternellement !.

Mais la destinée en avait décidé autrement et il était écrit que la fatalité devait briser ce fragile bonheur.

Comme la jeune fille dansait devant un café, Achmed-Hamid l'avait vue et, la trouvant belle, lui aussi, avait décidé d'en orner son harem.

Le soir même, en regagnant le taudis qu'elle habitait avec sa mère, elle l'avait trouvé rempli de somptueux présents.

Le scheick avait payé une dot de mille piastres à la vieille Agia. Rien ne pouvait plus soustraire Sari à ce mariage et ses larmes étaient inutiles. Le Coran est inexorable sur ce point. Les promesses des parents ne peuvent pas n'être point tenues.

Le capitaine Pemberton, pendant ce temps, sa mission terminée, revenait à Stamboul à bride abattue. Il s'était mis aussitôt à la recherche de sa fiancée.

La première chose qu'il apprit, ce fut ses noces.

Déjà, il désespérait de pouvoir l'arracher à son triste sort et empêcher cet odieux sacrifice, quand un vieux juif lui en indiqua le moyen.

Le mariage devait avoir lieu par procuration. Avec de l'argent, il était toujours facile d'acheter une conscience. On déciderait Resla-Hamoun, l'émissaire d'Achmed-Hamid à trahir son maître et à consentir à ce que, dans le contrat, le nom du capitaine remplaçât celui du scheick.



Achmed-Hamid veut tuer sa favorite

Tout cela réussit à merveille. Et, quand on amena la fiancée, parée comme une idole et parfumée de musc et d'ambre, le capitaine arrêta le cortège nuptial et dit simplement :
— Devant Allah et l'iman, c'est mon épouse !...

Mais son rival veillait. Avait-il été averti du tour qu'on lui avait joué ? Ses précautions étaient prises. Ses séides se jetèrent sur les deux époux et les entraînent, sur leurs chameaux, à travers « la mer de sable », vers une oasis perdue dans le désert, où le scheick était tout puissant.

— La patience est la force des vrais croyants, dit-il froidement à la jeune fille... Un jour... plus tôt



Pemberton surprend Sari en train de faire un mauvais parti à une petite bouquetière

que tu ne le penses, tu tomberas de toi-même dans mes bras, comme un fruit mûr qui se détache de l'arbre... Tarde le moins possible, ajouta-t-il, dardant sur elle ses yeux cruels, car jusqu'à cette heure, comme une hyène, malfaisante, ton chien

Sous sa conduite, une harka s'élança aussitôt vers l'oasis pour châtier le scheïk criminel.

Ce fut en vain qu'il se défendit jusqu'à la mort, dans son palais, transformé en forteresse. La victoire dut rester à la jus-



Le Harem d'Achmed-Hamid

de roumi souffrira de la faim dans une cage de mon palais !...

Mais le premier soin de Sari avait été de s'échapper du harem où elle avait été enfermée.

Sautant sur un méhari et poursuivie en vain par son persécuteur, elle gagna Stamboul et courut chez le cadi lui dénoncer le rapt du capitaine et l'assassinat du lieutenant, son camarade.

tice et à l'amour. Le capitaine de Pember-ton planta lui-même son poignard vengeur dans la poitrine de l'infâme ravisseur...

Le roman de Sari était terminé et la Vierge de Stamboul, en épousant l'homme qu'elle aimait, trouva enfin le bonheur qu'elle avait si bien mérité...

RAYMOND DEUTÉ.

LA VIERGE DE STAMBOUL
passera dans les principaux
établissements à partir du
:: :: 28 Janvier :: ::

Cinémagazine Actualité



VISITE AUX RÉGIONS DÉVASTÉES

La reconstitution vue au ralenti-
seur P. F.
(Abréviation qui signifie c'est
Pas près d'être Fini !)



— Vous vous établissez bijoutier ?
— Oui, Zidore a déjà l'auto et moi
le marteau !

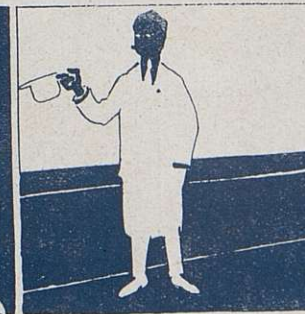


Le Gouvernement donne un appui
considérable à l'Industrie cinématog-
raphique française... déjà si prospère



LES NOUVEAUX IMPÔTS

— La bonne 100 fr., le chien 10, le
piano 60 !... Vais-je vendre ma bonne,
faire abattre mon piano, et donner ses
huit jours à mon chien ?...



M. Raoul Péret, chargé de former le
ministère, photographié après ses dé-
marches.
(Cliché négatif...)



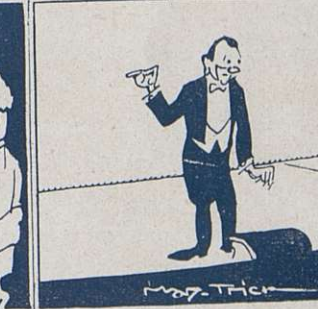
Le nouveau Président du Conseil,
M. Briand.
(Cliché positif.)



Dans une province des Etats-Unis,
Charlie Chaplin a failli... par TROIS
voix, être élu gouverneur. Regrettons
cet échec pour les citoyens qui auraient
été gouvernés gaiement. C'est si rare !...



UN FANATIQUE
— Alors vous passez vos journées et
vos soirées au ciné ?
— Par goût, oui, et pour conjurer
la crise des logements... Je n'ai rien
trouvé depuis deux ans !...



LA BAISSÉ CONTINUE
Pour notre part, nous voulons faire
preuve de bonne volonté :
Nous baissions... le rideau

NOS ENQUÊTES

DE QUOI DEMAIN SERA-T-IL FAIT ?

Nous avons demandé aux metteurs en scène et aux scénaristes les plus notoires, de nous confier leurs projets pour 1921.

Les dernières réponses qui nous sont parvenues et que nous publions ici, nous font bien augurer de l'avenir.

M. Louis Feuillade nous annonce qu'il prépare pour 1921 un roman-cinéma en 12 épisodes. L'action de ce film se déroule en Algérie, sur la Côte d'Azur et à Paris. Son titre n'est pas encore choisi.

Non sans amertume, ni probablement sans regrets, l'excellent mime et le consciencieux artiste qu'est Georges Wague, nous fait savoir qu'il s'est « éloigné du cinéma par dégoût d'un métier qui ne mérite pas tant de peine ».

Pierrot, Pierrot ! que voilà donc bien dépeinte la susceptibilité de votre cœur tendre et la sensibilité d'une âme délicate !

Mais, quoi que vous en disiez, l'Art muet vous reprendra quelque jour...

Après *Mathias Sandorf*, film à épisodes, tourné à Nice dans les studios Louis Nalpas, M. Henri Fescourt travaille en ce moment, à Joinville, à un film de 1.200 mètres environ dont le titre provisoire est *Dans la nuit* du 13. Nous y verrons Yvette Andreyor et Jean Toulout, André Dubosc et Vermoyal.

Le prochain film de M. Léon Poirier aura pour titre *L'Ombre déchirée*.

En février et en mars, les deux derniers films de M. Henry Krauss, *Les Trois Masques* et *Promont Jeune et Risler aîné*, seront présentés aux directeurs.

Ensuite, M. Krauss ira, comme interprète, tourner en Angleterre.

Et voici l'amusante lettre du bon caricaturiste Emile Cohl :

« Cher Monsieur,

« Ce que je prépare pour 1921 ? Mon Dieu, je suis assez embarrassé pour vous le dire, plusieurs affaires sérieuses me sollicitant : une affaire de traverses de chemin de fer ; une affaire d'imitation de faux fromages de gruyère et enfin une affaire de dévulgarisation d'hydropathe. Les affaires sont les affaires. Depuis que notre Ciné français est presque tout entier entre les mains de sires aussi circonvenus que circonspects, bref de sires plus ou moins concis, il est bien difficile à un metteur en scène de trucs, comme je suis, hélas, de trouver une maison pour l'accueillir. Aussi, imitant l'ambulance, je vais donc voler de mes propres ailes.

Créateur, c'est-à-dire père des Dessins animés, je vois aujourd'hui mes fils revenir d'Amérique avec une peau neuve, reluisante, dorée sur tranches, grâce aux fabuleux dollars et je suis atterré par ces prolifiques rejets qui sursaturent le public. Il faut résister, me dit-on... mais c'est ce que je fais et comme je ne veux pas vous déranger plus longtemps, je clos cette espèce de jérémiade en vous donnant la liste de ce que j'ai l'intention de faire cette année. Il y a là dedans de la Fantaisie, de la Comédie, et aussi plus de Drame qu'on ne pense : Voici : *Sa perle*, *Hip ! Hop ! Ethkomm*, *L'Étançon*, *Tristan VII*, *C'est Zon ! Poor Lessie*, *Négra*, *Fils de Française*, etc...

Merci et à vous de cœur, »

« ÉMILE COHL »

Ce que veulent les Exploitants

« CINÉMAGAZINE » ouvre sa seconde enquête et demande aux directeurs de cinémas de vouloir bien répondre aux questions suivantes :

- 1° Quel genre de films désirez-vous voir « sortir » par les éditeurs ?
- 2° Quels sont les films qui, jusqu'à présent, plaisaient le plus à votre public ?
- 3° Quelles améliorations souhaitez-vous dans le système actuel de location ?

Les réponses à cette enquête, dont il serait superflu de souligner la portée, seront publiées successivement ici, et aideront beaucoup, espérons-le, au progrès et à la prospérité de la cinématographie française.

La publication des réponses les plus intéressantes commencera dans notre prochain numéro.

Comment on fait un film

Le "Titrior"

C'EST le nom qu'on donne, aux infortunés chargés de faire parler, dans les films, les personnages.

On les appelle les « titriers », vocable qui a le défaut, à mon sens, de trop ressembler à « vitriers » et qui rappelle inmanquablement les vers de Déroulède :

*Les petits « titriers », c'est ainsi qu'on les nomme
Ont mis la baïonnette au bout de leur fusil.*

Je préfère les appeler *titreurs*.

A l'origine du cinéma, le « titreur » n'avait pas une importance considérable. C'était le temps, discrédité aujourd'hui, où l'on croyait qu'un scénario ne valait que par l'action et où un acteur n'existait pas, s'il n'était capable d'exprimer par son masque, son attitude et ses gestes, les sentiments que lui prêtait l'auteur.

Le remuement des lèvres était considéré comme une hérésie cinématographique. Les desservants de l'art muet devaient rester muets.

Quelques-uns s'en tiraient, ma foi, fort bien, tels Séverin, Wague, Jacquinet, Le Bargy, d'autres encore.

Mais, comme cela gênait le plus grand nombre et que, d'autre part, les auteurs de scénarios étaient obligés de déployer beaucoup d'imagination, on regimba avec énergie.

C'est le directeur d'une des plus grandes firmes françaises qui porte la responsabilité de l'envahissement du sous-titre parlé.

On se gaussait beaucoup de lui à l'époque, car on était loin de se douter qu'il ferait école.

Jusqu'à ces dernières années, pourtant, les maisons d'édition qui se respectaient opposèrent, au flot débordant des sous-titres, une digue victorieuse.

Mais vint la guerre.

De même que certains notaires se découvrirent tout à coup des aptitudes extraordinaires pour tourner des obus, de même, certains jeunes qui nous avaient émerveillés

bien souvent de leurs prouesses sportives, se persuadèrent qu'ils étaient indiqués pour tourner des scénarios aux lieux et places de leurs aînés absents.

Et ces pauvres gens inventèrent de petites histoires qui tiendraient en dix lignes, mais qu'ils délayèrent en cinq bobines de 350 mètres, à grand renfort de « littérature ».

Les Misérables, *Le Roi s'amuse*, *Germinal*, *La Tosca*, *L'Assassinat du Duc de Guise*, *Patrie* et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'écran qui font encore les salles pleines, furent dédaigneusement classés au rayon des fossiles par ces néophytes dont les œuvres sont généralement oubliées dans la quinzaine qui suit leur apparition.

Le sous-titre parlé est toujours debout. Il est debout, mais il recule.

On a fini par le considérer utile comme expédient, mais on le traque résolument quand il ne sert qu'à masquer le vide de la pensée.

Et, quand on le conserve, on s'est assigné comme tâche de lui donner de l'allure, de le situer, de le spécialiser.

Le « titre » a été étudié avec soin, avec conscience. On s'est attaché à lui faire dire quelque chose, à ce que son *intercalation* entre deux images de film ajoutât à ce film une idée, une pensée, une force.

Puisque le titre était devenu l'équivalent de la réplique dans une pièce de théâtre, les grandes maisons d'édition ont compris la nécessité de s'attacher des auteurs connaissant à fond leur métier et pourvus d'un bagage classique sérieux.

Tout le monde peut faire des sous-titres, évidemment, mais bien peu « savent » les faire. Il y faut la manière, une érudition impeccable, une connaissance approfondie des mœurs et des civilisations multiples au milieu desquelles évolue le cinéma.

On conçoit facilement qu'on ne fera pas

parler un personnage de Zola, de Daudet ou de Hugo, comme un guerrier ou un sultan des *Mille et Une Nuits*, ou comme un cow-boy des grands drames du Far-West.

Il faut bien connaître le public, si enclin à la raillerie et qui interprète quelquefois d'une façon si désastreuse les meilleures intentions du titre.

Cela me rappelle un grand drame dont j'ai oublié le titre... et je ferai semblant d'avoir oublié aussi le nom de l'auteur.

L'infortuné héros, un vieillard quasi-aveugle, était enfermé dans une tour élevée sur la plate-forme de laquelle il passait mélancoliquement la majeure partie de son temps en compagnie de sa fille, une enfant de vingt ans, également captive. Le vieillard essayait d'adoucir sa captivité par le spectacle de la liberté des autres et s'intéressait particulièrement aux évolutions de gracieux papillons qui butinaient sur les fleurs des champs.

Oubliant sa cécité presque absolue et la hauteur de cent vingt pieds qui lui faisait dominer la plaine, il disait en s'adressant à sa fille :

— Regarde... Grisés par le parfum des fleurs, les petits papillons ferment leurs jolis yeux...

C'était évidemment joli, gracieux. C'était « frais, naturel, sincère », comme dit une des lumières du cinéma de ma connaissance.

Mais cela avait le défaut de faire un peu trop fi de la zoologie qui a constaté, sans chercher à le discuter, que les papillons sont dans l'impossibilité absolue de fermer les yeux, et puis, cela donnait à l'acuité visuelle de ce vieillard aveugle et sentimental une importance tout à fait exagérée.

Le diable est que le public, qui s'en rendait compte, éclatait de rire à chaque coup, et que l'auteur, qui persistait dans son erreur, s'exclamait avec mépris :

— Les imbéciles ? Ils rient... et c'est un drame.

Autre exemple que je cueille dans un des romans-cinéma qui passionnent les foules avides de savoir en quelles mains restera finalement le « Bloc sacré » ou le « Par haine », que d'astucieux Chinois veulent voler à d'entrepreneurs Yankees.

Dans l'un de ces romans particulièrement émouvants figurait un manchot qui — comme tous les manchots — était privé d'un membre. En l'espèce, c'était le bras gauche. Pendant un certain nombre de « réels », le titre n'eut garde de l'oublier, puis il n'y attacha plus d'importance, puis enfin il l'oublia et, ayant à expliquer un tableau qui mettait en présence le manchot et un autre comparse du drame, il émit ce titre chaleureux :

Il lui prit avec effusion les deux mains dans les siennes.

C'était fâcheux... mais il y avait des précédents illustres. Ne pas se rappeler l'amputation d'un bras, c'est bien peu quand on songe que Ponson du Terrail « oubliait » que certains de ses héros avaient été tués dans un chapitre précédent.

Je pourrais allonger indéfiniment cette liste... Je me borne à ces deux exemples.

Pourtant, je ne résiste pas à l'envie de vous en donner un autre qui concerne l'érudition des néophytes dont j'ai parlé plus haut.

L'un de ceux-ci, montrant dernièrement le Palais du Luxembourg, le désignait comme le lieu d'où Louis XVI était parti au moment de sa fuite de Varennes.

Tant de qualités doivent se payer fort cher, pensera-t-on ? Oui, en effet... Les titreaux sont royalement payés... en Amérique où on sait les apprécier, puisque leur nom même figure en tête des films parmi les collaborateurs immédiats : auteur, metteur en scène et photographe.

En France, leur importance n'est pas méconnue, mais leurs traitements sont demeurés modestes, très modestes.

Il a d'abord fallu rétribuer les grands artisans du « film » qui sont, comme chacun le sait, les membres du Conseil d'administration des grandes sociétés d'édition et, quand on est arrivé aux titreaux, on s'est aperçu qu'il ne restait plus grand-chose en caisse.

GEORGES DYERRES.

Nous commencerons prochainement

NOTRE PREMIER GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les fervents du Cinéma

NOMBREUX PRIX EN ESPÈCES

ce que les directeurs ont vu ce que le public verra

CHEZ PATHÉ

LES LIONS DU HAREM (Comique Universal film). — Comique ? pas beaucoup, mais mis en scène avec un soin rare et avec une richesse inconnue en France : il y paraît des enfants, des nègres, des bayadères, des eunuques, une foule considérable et bien menée, et puis encore des lions, admirables bêtes que leur dompteur sait faire grogner à temps.

PATHÉ-REVUE. — C'est vraiment le magazine animé le mieux fait, le plus documenté. Un cinquantenaire pris dans la Roseraie de l'Hay vous donne l'illusion parfaite de la réalité. C'est beau, c'est frais, c'est intéressant. Tous les exploitants en demandent, ils ont raison.

L'ORDONNANCE (d'après l'œuvre de Guy de Maupassant, Ermolieff-films). — C'est du film français et c'est bien. Mise en scène somptueuse, décors charmants sur lesquels on devrait bien « tiquer » un peu. Cela prouve que l'on peut faire bien lorsqu'on possède un décorateur de goût.

L'interprétation féminine, en la personne de Mme Kowenko est parfaite. Cette jeune Russe a l'étoffe d'une grande artiste. Elle se sert avec un véritable talent de ses yeux qui sont grands, expressifs et profonds.

M. Colas est un beau type de colonel, il a de l'allure et sait émouvoir. M. Paul Hubert, que l'on a déjà pu apprécier dans plusieurs films, semble s'être donné pour tâche de nous intéresser chaque jour davantage. C'est un artiste de talent dont le nom est à retenir.

La firme Ermolieff est en progrès, il m'est très agréable de le constater.

CHEZ GAUMONT

HISTOIRE DE MOUCHES (Dessins animés John Tippet). — Une petite bande de rien du tout, 140 mètres, mais quel beau travail ! Et quel large rire il soulève ! Oui, réellement, on rit de bon cœur et l'on regrette que ce soit si court.

LE CHATEAU MAUDIT (Orchidée-film). — Une légende d'autrefois — heureusement ! — semée d'invéraisemblances dans lesquelles on se perd. On a cependant l'impression que ce film a été maladroitement coupé.

De très beaux paysages, de belles photos... Tout cela, hélas ! ne suffit pas.

A L'AGENCE GÉNÉRALE

MADGE ET SON BANDIT (Goldwyn comédie). — Nous avons déjà applaudi à maintes reprises Madge Kennedy qui est bien

l'interprète convenant à ces sortes de comédies. Celle-ci, cependant, un peu longue (très exactement 1.495 mètres), aurait gagné à être écourtée.

Cependant, Madge et son bandit plairont l'un et l'autre au public.

LES ÉTOILES DU CINÉMA (documentaire intime...). — C'est la suite de la vision des « stars » d'Outre-Atlantique dans l'intimité, avant, pendant ou après le travail.

On nous a fait voir l'ex-madame Chaplin qui, sur ma foi, est bien jolie. Madame sa mère l'est moins, encore que possédant beaucoup de distinction, mais elle semble redouter l'objectif, ce qui est louable comme mère d'actrice !

Eddie Polo nous a révélé ses tendresses pour... un chimpanzé Joe Martin — autre étoile de cinéma.

Puis c'est Cecil B. de Mille, le grand metteur en scène de *Forfaiture*, je crois. Nous croyions généralement que de Mille avait une opulente chevelure : erreur ! il est élégamment chauve. Ce film, vu la curiosité du public en ce qui concerne les artistes, serait très intéressant si l'on n'y abusait pas autant des sous-titres.

CHARLOT AU SPECTACLE (Essanay). — C'est un vieux film de Charlie Chaplin qui s'appelait auparavant... Mais à quoi bon ?

A propos de Charlot, une constatation est à faire : c'est que si le grand mime obtient toujours le même succès auprès du public, les directeurs de cinémas semblent éprouver à le contempler une joie égale à celle de leurs clients.

Ce vieux nouveau film était placé au tableau des présentations en même temps qu'une bande d'une maison américaine. Or, quand l'on s'aperçut que c'était l'heure du « Charlot », chacun se précipita dans la salle voisine pour rire un peu et je vous prie de croire qu'on en avait besoin, on passait un film « évangélique »...

Charlot au spectacle, c'est une suite de cascades ébouriffantes, c'est du Charlot à voir et à revoir.

CHEZ HARRY

CARMEN (Comédie dramatique en cinq parties). — J'avoue que je ne connaissais jusqu'ici que la *Carmen* de Mérimée, qu'illustra Bizet. Je regrette infiniment que l'amie de Don José ait eu une petite sœur en Amérique.

La *Carmen* d'outre-atlantique (Miss Hedda Nova) me paraît avoir eu beaucoup de peine à s'acclimater dans les faux décors de Séville. Cependant son costume était assez exact, ce dont il convient de féliciter sa couturière.

Notons encore la présence d'un petit agneau qui joue délicieusement... du biberon. Lui, du moins, est à voir.

LES EXPLOITS DU PIRATE ALLEMAND « MGEWE ». — C'est le réquisitoire le plus tragique et le plus émouvant qui ait jamais été dressé contre la piraterie boche.

Fait piquant : ce sont nos ennemis eux-mêmes qui se sont payé le luxe, on pourrait dire la joie, d'enregistrer au cinéma les monstruosité accomplies par le trop fameux corsaire.

On assiste, le cœur étreint, les poings crispés, aux différentes façons de procéder des bandits allemands. Ça, des marins ! Allons donc !

Et lorsque la lumière a reparu dans la salle, une seule pensée obstinément s'impose : Et ces gens-là ne paieraient pas ?...

**

SUPER-FILM

LA PREUVE (Monal-film). — Cette fois, il est navrant d'écrire qu'il s'agit d'un film français.

Sans phrases et sans détour, c'est mauvais,

mauvais comme scénario et mauvais comme interprétation, malgré toute la bonne volonté de Mlle Elmière Vauthier.

Ce film a 1.800 mètres, c'est-à-dire que, pendant une heure et demie, il est censé retenir l'attention du spectateur, mais pour obtenir ce résultat, une action intéressante est nécessaire. Si les invraisemblances se succèdent, c'est fini. Le public rit et le drame finit en comédie, sinon en vaudeville.

J'ai beaucoup admiré les toilettes de Mlle Elmière Vauthier, mais ce qui m'a séduit particulièrement, c'est son élégante façon d'ouvrir une porte. Avec la crosse de son revolver, elle brise une vitre, elle pose extérieurement la main sur le bec-de-cane et la porte s'ouvre ! !

On viendra dire après cela que le cinéma ne révèle pas de bons trucs aux cambrieurs... Allons, messieurs, un peu de vérité, s'il vous plaît...

LUCIEN DOUBLON.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Dans le conflit qui divise l'Administration et la Cinématographie, et même le Gouvernement et les Cinématographistes, contrairement à ce que pourrait croire le Parlement, l'opinion populaire n'est pas du côté de la loi, ni des règlements administratifs.

Elle sera tout à fait contre eux, le jour où l'innombrable clientèle des salles comprendra bien son intérêt. Brimer le cinéma, c'est brimer le public. Si l'on écrase l'exploitant sous les taxes et les impôts, comment pourrait-il n'être pas excusable d'augmenter le prix de ses places, de diminuer ses frais généraux et de réduire les dépenses somptuaires de son établissement ?

Atteint par ricochet, le public se plaint. Demain, il sera prêt à se défendre. Il n'attend que le signal de la résistance.

Pourquoi donc alors, la Chambre Syndicale à qui incombe le droit et la responsabilité d'organiser effectivement « la défense et illustration de la cinématographie française » et de prendre les initiatives utiles à cette fin, ne prierait-elle pas les amateurs de cinéma d'exprimer ouvertement leur opinion sur une question qui les intéresse, après tout ?

La prospérité de la Cinématographie française n'a pas évidemment, pour le pays, l'importance vitale de la prospérité agricole. Il ne s'agit pas non plus d'assurer avant tout, au peuple *panem et circenses* ; mais, puisque le ciné est devenu une grande industrie, tout en restant un Art où excelle le Français, quoiqu'on en dise ; puisque de nombreux travailleurs vivent des salaires qu'il leur procure ; puisqu'il fournit à l'Etat, à l'Assistance publique, des ressources considérables ; puisqu'il constituerait, si le Gouvernement savait l'utiliser, un organisme de propagande infiniment précieux et puissant, il ne faut pas le détruire. Si Caton est toujours Caton, Cinéapolis n'est pas Carthage

Que la Chambre Syndicale prenne l'initiative d'une vaste pétition ; que, pendant deux ou trois semaines, les directeurs invitent les spectateurs à la signer, chez eux, et bientôt des milliers de feuilles, recouvertes de centaines de milliers de signatures, iront affirmer au Parlement que le temps est venu d'être juste et de donner au Cinéma le statut qu'il réclame et qui l'assimilera purement et simplement au théâtre, dont il est le plus proche parent.

Ceci n'empêcherait d'ailleurs pas M. Demaria, ou M. Brézillon, d'organiser de nouvelles manifestations professionnelles comme celle du 15 janvier, ni le petit groupement constitué par MM. les députés Bokanowsky, Leboucq, et Charles Bertrand de grandir jusqu'à devenir une fraction importante de la Chambre. Au besoin, pourquoi chaque directeur ne demanderait-il pas aux habitués de sa salle d'inviter leurs élus à s'y faire inscrire ?

Il ne suffit pas de geindre ou de crier pour se tirer d'un mauvais pas, il faut encore « prendre de la peine ».

ORCINO.

Pourquoi pas ?

ON nous fait admirer en ce moment les vedettes américaines et cette série doit être pour le public fort intéressante, puisqu'elle passe un peu partout.

C'est le moment ou jamais de rendre aux Américains ce qu'ils nous envoient avec tant de facilité.

Pourquoi ne ferait-on pas, en France, un film semblable, et destiné surtout à l'étranger ?

Pourquoi les Américains refuseraient-ils de mieux connaître les artistes qu'ils se refusent à applaudir ?

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Un Chef-d'œuvre français.

VISAGES VOILÉS... AMES CLOSES tel est le titre du grand film français réalisé par Henry Russell et interprété par Emmy Linn et Marcel Vibert. C'est la grande firme de l'Avenue de Clichy LA SELECT qui présentera ce film au Colisée, le 5 février prochain à 14 h. 30. Déjà, les directeurs soucieux de la prospérité de leurs établissements l'ont retenu.

**

Trois et trois font huit.

LES Trois Mousquetaires qui étaient déjà quatre dans l'immortel roman d'Alexandre Dumas, seront probablement six et même huit sur l'écran. On sait, en effet, que malgré les discussions soulevées dans la presse au sujet du filmage de ce chef-d'œuvre, les Américains n'ont pas renoncé à leur projet de faire interpréter le rôle de d'Artagnan par leur Douglas Fairbanks national.

D'autre part, nul n'ignore plus qu'une firme française va tourner un scénario identique avec Aimé Simon-Girard dans le rôle du Lieutenant des Mousquetaires. MM. Martinelli, Rolland, De-guingand et peut-être de Max seront ses partenaires. A l'heure des présentations, il sera vraiment intéressant d'établir une comparaison entre les deux techniques et de classer les deux productions.

**

Chez les Américains.

SAIT-ON à quel prix, Charlie Chaplin, ou mieux S. Charlot tout court, a vendu son dernier film « The Kid » à la Compagnie First-National ?

La bagatelle de 800.000 dollars, c'est-à-dire, au cours actuel du change, environ treize millions de francs.

Après cela, étonnez-vous que les savants, les penseurs et les artistes puissent mourir de faim !

**

DOUGLAS Fairbanks n'est pas qu'un bel artiste de ciné. Il vient aussi d'écrire son petit scénario, comme tout le monde, et de sortir son grand film comme beaucoup de braves gens. On ne sait pas encore quel en est le titre.

**

ON en revient toujours à ses premières amours, et la preuve, c'est que Marguerite Clark, retirée du Ciné depuis son mariage, y revient pour interpréter *Scrambled Wives*.

**

MALGRÉ les soucis du pouvoir, d'Annunzio, durant qu'il exerçait à Fiume son éphémère dictature, trouva le temps d'écrire un scénario remarquablement original. Il l'envoya en Amérique à D.-W. Griffith. Et Griffith va « le tourner ».

**

Coup double.

DOROTHY Gisch et Constance Talmadge sont les sœurs de Lilian Gisch (Le Lys brisé) et de Norma Talmadge. Attachées l'une à l'autre par

les liens d'une belle amitié, elles avaient décidé de se marier le même jour.

C'est ce qu'elles ont fait, à la fin du mois dernier ; mais ce double mariage a pris les allures un peu particulières d'un double enlèvement et les parents des mariées n'ont été prévenus qu'une fois le fait accompli.

Cela n'empêchera sans doute pas les nouveaux époux d'être heureux, ni même d'avoir beaucoup d'enfants.

Constance Talmadge est maintenant la femme d'un jeune importateur de tabac, M. John Pialogilo, qui passe pour avoir réalisé, à l'âge de 28 ans, une fortune énorme, en achetant aux Grecs les cigarettes que les Turcs ne pouvaient plus fournir aux États-Unis pendant la guerre. Et Dorothy Gisch est devenue l'épouse de l'artiste new-yorkais James Rennie, ex-capitaine-aviateur dans l'armée américaine. M. James Rennie est, paraît-il, le plus joli garçon de Broadway.

**

La Main passe.

M Sandberg vient d'acquiescer le Delta-Palace, dont les affaires étaient peu brillantes. Il en a confié la direction à l'un des vétérans de l'exploitation, M. A. Jallon qui dirige déjà le Cinéma Rochecouart. Comme par hasard, voilà que les affaires marchent...

M. Sandberg est un veinard.

**

LE « MAGIC », rue de Charonne, vient d'être vendu. Les nouveaux directeurs se proposent d'apporter dans cet établissement quelques améliorations.

**

ENCORE un ciné-roman en perspective. C'est Bernard Deschamps qui va le tourner. Il aura pour titre *La Filleule de l'Empereur* et sera publié par un quotidien du matin.

**

ALBERT CAPELLANI qui dirige en Amérique *L'International Film service*, va rentrer prochainement en France. On ne sait encore si son retour sera définitif où s'il passera parmi nous quelques mois seulement.

**

La Censure Belge.

LE Ministère de la Justice belge s'intéresse vivement au cinéma.

Il y a quelque temps, il interdisait l'accès des Cinés aux enfants âgés de moins de seize ans ; maintenant, il vient de s'installer une « salle de visions » pour son plaisir personnel.

C'est dans la rue Montagne-aux-herbes-potagères, à Bruxelles, qu'est installée cette salle : on y projettera de nouveaux films devant une commission de censure qui aura à donner un avis sur le degré de moralité de *Charlot pompier* ou de *Tue-la-Mort*.

Et suivant cet avis, les films pourront prendre leur essor... ou seront jetés à la chaudière !

N'a-t-on pas failli, lors de l'apparition de *J'accuse*, et bien que la censure n'existât pas encore, — interdire le film d'Abel Gance, parce qu'on y voyait le sein nu d'une femme ?

Désormais, les censeurs seront là !

Puissent-ils, à force d'exercer leurs fonctions dans l'obscurité, ne pas avoir des idées trop noires !

Chez nos Confrères

REVUE DE LA PRESSE

Comœdia, Le Courrier Cinématographique, Ciné-Journal, Hebdo-Film, Ciné-Club, Ciné pour tous, La Cinématographie française, L'Ecran, Filma, ont bien voulu annoncer la parution de Cinémagazine. Merci à nos aimables confrères; ceux que nous oublions de citer, peut-être, voudront bien nous excuser.

A propos des modifications souvent excessives que les metteurs en scène apportent aux scénarios qui leur sont confiés, et plus particulièrement au sujet du procès que M. A. Dieudonné, auteur de *L'Idole Brisée*, intente à M. Muratore, Ciné-Tribune, dit :

Cette protestation soulève, une fois de plus, une question qui n'a jamais été tranchée. Toute personne ayant travaillé à la mise en scène d'un film n'ignore pas que, dans la presque totalité des cas, il ne peut pas être question de n'apporter aucune variation au scénario original. Les auteurs qui ont mis en scène leurs propres scénarii — ils sont innombrables — savent qu'ils les modifient eux-mêmes continuellement, au fur et à mesure que telle ou telle difficulté — réelle ou imaginaire — le leur impose. Mais en quelles proportions cela peut-il être fait ? Toute définition à ce sujet, paraît impossible.

Il semble que, lorsqu'un auteur a vendu à un metteur en scène un scénario inédit, il n'a pas le droit de lui imposer de s'y tenir fidèlement, sauf quand il a eu soin de préciser ce point dans le contrat, et qu'il s'en tient à l'usage. Tout ce qu'il peut demander, c'est que le scénario ainsi transformé ne lui soit pas attribué, ou que, du moins, on reconnaisse à l'occurrence, que l'on y a introduit des changements.

Ciné pour Tous nous fait entrevoir, chez Mary Pickford, une sagesse et une philosophie que son âge ne nous permettait pas de soupçonner.

« Je suis déterminée, dit-elle, à ne plus faire face à l'appareil de prise de vues dès que j'aurai acquis la certitude que ma personnalité ne sera plus ce qu'elle aura été dans l'estime du public. Et, heureusement, il est un moyen indiscutable de déterminer la preuve d'un tel déclin. En effet, quand les recettes encaissées par un de mes films seront manifestement inférieures à la moyenne de celles qu'ont fait mes vingt derniers films, je dissoudrai mon organisation et disparaîtrai de l'écran. »

Sous la signature de M. Henry Coutant, on lit dans *Ciné-Journal*, au sujet d'un « espoir qui s'évanouit » :

Le gouvernement semblait donc s'être rendu à la raison et avait pris tardivement conscience de ses responsabilités, puisqu'on lui prêtait l'intention de déposer un projet de loi destiné à alléger les fameuses taxes sous lesquelles le cinéma français menacé de succomber.

Or, voilà qu'au moment où l'on pouvait se laisser aller à l'espoir d'une ère nouvelle dont l'aurore apparaissait encore bien vague et bien im-

précise, un événement imprévu se produit qui détruit brutalement toutes nos prévisions optimistes et remet en question tout un avenir qu'on pouvait croire en voie de réalisation prochaine.

A propos de la juste révolte des directeurs contre les taxes qui les écrasent, on lit dans le *Courrier Cinématographique*, sous la plume de M. Le Frapper :

Toujours sur l'initiative des Directeurs de Banlieue, des cahiers de revendications seront établis et remis aux membres des Commissions du budget du Palais-Bourbon et du Luxembourg.

Heureusement, l'acuité du danger a fait surgir des hommes nouveaux, des volontés intelligentes se sont découvertes. L'agitation indispensable commence à se faire sentir. Déjà nos collègues de Banlieue ont vu MM. Georges Aimond, député de Seine-et-Oise, Ouvré, député de Seine-et-Marne. Ils ont été reçus à la permanence des députés de la Seine, et tout porte à croire que cette année, lorsqu'on votera le budget, des amis au Parlement se lèveront pour intervenir en notre faveur et obtiendront un amendement qui adoucira les rigueurs de la loi du 25 juin.

Ah ! si l'on avait procédé de cette manière il y a dix-huit mois, nous n'aurions pas subi la terrible crise qui décime maintenant nos exploitations. Mais à cette époque, les recettes étaient belles, on vivait au jour le jour sans se soucier de l'avenir.

Ceux qui avaient la charge de veiller ne l'ont point fait. Tandis que le Théâtre a pu trouver à la Chambre des avocats, nombreux et éloquentes, aucun parlementaire n'a pris la défense du Cinéma, nul n'a rien dit.

Ciné-Pratique souhaite l'ouverture, à bref délai, d'une classe de cinéma au Conservatoire.

Parlant de la crise grave qui sévit actuellement aux Etats-Unis, notre confrère Marcel Bonamy, en un article intitulé : *Le krach du Cinéma américain*, écrit judicieusement dans *Hebdo-Film* :

Devons-nous nous alarmer de la crise américaine ? Il est prématuré de répondre d'une manière définitive. Cependant, je ne pense pas que la raréfaction sur le marché français du film d'Outre-Atlantique soit très préjudiciable à nos établissements. Un certain nombre de loueurs ont déjà diminué leur production de moitié, et les affaires n'en vont pas plus mal. On a parlé, d'autre part, de réglementer l'entrée chez nous des films étrangers, et notamment des films américains, en appliquant une sorte de « contingentement » ou un tarif douanier. A l'heure actuelle, dix mille mètres de films américains par semaine seraient largement suffisants, et pour peu que nous ayons les moyens de travailler un peu plus, ce métrage pourrait encore être réduit sans que l'Exploitation en souffrit. Dans ces conditions, il est peu probable que le krach du cinéma américain jette une perturbation sur notre marché.

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, publiée et mise à jour chaque semaine, celle qui lui convient.

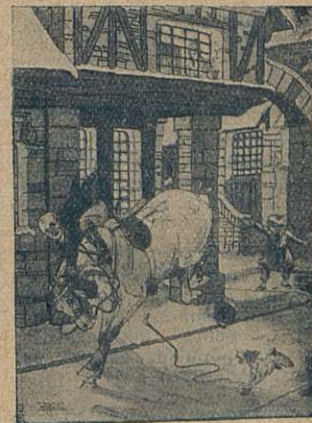
Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires.

Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1° (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois. (6 mois : onze lignes) ;

2° (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35x46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs (Frais d'envoi recommandé, un franc).

3° Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75)).



4° Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, Paris (9°).

Dans un prochain numéro, nous indiquerons également quels sont les cinémas pour lesquels nous pourrions offrir en remboursement d'abonnements, des places de loge ou d'orchestre.

Successivement, nous ajouterons à notre liste des articles de bijouterie, maroquinerie, orfèvrerie, etc... parmi lesquels nos abonnés n'auront que l'embarras du choix.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les deux premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement L'ABONNEMENT GRATUIT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera « CINÉMAGAZINE ».

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète

A

, le

(Signature)

192

(1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.

(2) France : UN AN, 40 fr. ; SIX MOIS 22 fr.

Etranger : 50 fr. ; 28 fr.

PATHE
Éditeur

Le 11 Mars

LE FAUVE DE LA SIERRA

ROMAN-CINÉMA

Adapté par
GUY DE TÉRAMOND

Les Petites Annonces de "CINÉMAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

COURTIERS, publicité générale et abonnements. Se présenter à l'Administrateur de Cinémagazine les lundi et vendredi, de 3 à 5 h.

ON ACHÈTERAIT ou louerait local susceptible transformation en cinéma, Paris, Seine, Seine-et-Oise, quartier populaire. **Séguy**, 30, rue Péclel, Paris XV^e.

ON DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

AVENDRE, chef-lieu département, établissement en pleine prospérité, 800 places. 90.000 francs comptant. Inter-médiaires s'abstenir. Ec. **H.V.** bureau du journal, A. n° 7.

CAPITAUX pour toutes entreprises cinématographiques intéressantes et sérieuses. Il ne sera répondu qu'aux demandes détaillées, exposant projets précis et indiquant références. **GERMAIN**, 232, Bureau du "CINÉMAZINE".

ACHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, (IX^e) Banque Baumgarten.

PUBLICITÉ

La publicité dans "CINÉMAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

TARIF 1921

PETITES ANNONCES (sur 3 colonnes) La ligne 12 fr.
Pages réservées à la publicité (sur 2 colonnes), sans garantie
d'emplacement — 5 fr.
Bas de page. — 8 fr.
Prix spéciaux pour contrats importants, pages entières, encartages, pages de couverture et tirages en couleurs.

En raison de l'importance du tirage de "CINÉMAZINE" et des soins qu'il nécessite, les clichés ou textes de publicité doivent être fournis 12 jours au moins avant la date du numéro dans lequel ils doivent paraître.

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7 rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

NOUVEAU CIRQUE

251 - Rue Saint-Honoré - 251

Téléphone : CENTRAL 41-84

Téléphone : CENTRAL 74-74

MÉTRO : Tuileries - Concorde - Madeleine - Opéra

Tous les Soirs, à 8 heures 1/2

Matinées : JEUDIS, SAMEDIS, DIMANCHES et FÊTES, à 2 h. 1/2

Le meilleur Spectacle
Les plus belles Attractions

Actuellement

- « LES LIONS » -

Présentés par le dompteur Croton

Prochainement

- LES TIGRES -

Pour la première fois à Paris

.. .. Unique au Monde

LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX

de 10 heures à 19 heures

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient
le 2^e Episode complet

N° 2 — 28 Janvier-3 Février

Prix : Un Franc

Cinémagazine

Paraît tous les Vendredis



Toute tremblante, Maud prit le stylo que Fred lui tendait et elle écrivit :

*« Mon cher père, ne vous inquiétez pas de moi, je suis séquestrée
« dans un endroit que vous ne découvrirez jamais. »*

LIRE DANS CE NUMÉRO

Le 2^e Épisode complet du

“ **GRAND JEU** ”